

## Avant-propos

Le centenaire de la naissance d'Algirdas Julien Greimas a été célébré en 2017 par l'organisation de plusieurs congrès et colloques internationaux partout dans le monde et par une nuée de publications dans de nombreuses revues prestigieuses de sciences humaines, de linguistique et de sémiotique. J'ai activement participé à la plupart de ces événements et rédigé quatre articles à cette occasion. Je les reprends en ce lieu en les organisant dans un ensemble cohérent qui devrait indiquer avec évidence l'orientation de mes intérêts dans la sémiotique structurale en général et la sémiotique greimassienne en particulier.

Je me suis intéressé à l'œuvre de Greimas à partir de 1967, l'année où j'assistai pour la première fois au séminaire de sémantique de Greimas qui était identifié comme linguiste à cette époque. L'importance de ses travaux a été considérable dans ma formation et ensuite dans le développement de mes propres intérêts scientifiques, même si l'on n'a jamais pu m'identifier comme un « disciple » orthodoxe du Maître. En tant que philosophe, d'orientation plutôt phénoménologique, je me suis toujours plutôt intéressé au soubassement épistémologique de la sémiotique greimassienne et du structuralisme en général. J'ai fréquemment collaboré avec la soi-disant « École de Paris », des amis sémioticiens rassemblés autour de Greimas, et je suis souvent intervenu dans les réunions du séminaire de sémiotique de Paris et d'autres événements, tout

comme j'ai participé à de nombreuses publications concernant la sémiotique structurale, la greimassienne en particulier.

Je rassemble les quatre textes que j'ai rédigés depuis 2015 sur Greimas, son épistémologie et son esthétique, dans cet opuscule qui paraît dans une collection dont l'intitulé dit adéquatement de quoi il s'agit en ce qui me concerne : *Extensions sémiotiques*. La problématique centrale de ce petit livre est circonscrite par le titre *Structurer. Progrès sémiotiques en épistémologie et en esthétique*. J'y défends une épistémologie dynamique de la structure, une épistémologie morphologique et phénoménologique de la *structuration* dans les processus de production et de captation de la signifiante.

Les quatre chapitres s'organisent en deux parties : la première concerne les ouvertures épistémologiques pour la sémiotique, et la seconde, le statut et l'avenir de la sémiesthétique. Les « progrès sémiotiques en épistémologie », signalés dans le sous-titre de cet ouvrage, se manifestent essentiellement à partir d'une relecture critique de *Sémantique structurale* de Greimas, publié en 1966 et inaugurant d'influents travaux de recherche pendant cinq décades. Cette relecture devrait ouvrir la *doxa* greimassienne vers un avenir que j'exploite sous la dénomination « Les voies de la pensée parallèle », expression que Greimas lui-même a introduite, même si ce n'est que dans la marge et avec indécision. Les « progrès sémiotiques en esthétique », seconde partie de notre livre, illustrent sans doute mon intérêt particulier pour l'esthétique et donc pour l'apport sémiotique à l'actuelle conceptualisation de l'expérience esthétique et de la production artistique. Il me paraît évident que l'esthétique inchoative de Greimas dans *De l'imperfection* ouvre des perspectives à exploiter, notamment dans la reformulation adéquate des diverses couches du sensible dans leur relation à la corporéité. J'ai également mis l'accent sur certaines sensibilités que nous suggère le rapport théorématique entre Greimas et Valéry, et j'ai pu signaler, en conclusion, deux domaines où la sémiotique peut instaurer une certaine méthodologie adéquate, celui de l'organisation esthétique et celui de la temporalisation.

## PREMIÈRE PARTIE

---

### OUVERTURES ÉPISTÉMOLOGIQUES POUR LA SÉMIOTIQUE



## Une certaine problématisation de *Sémantique structurale*

Sur mon exemplaire de *Sémantique structurale*<sup>1</sup> d'Algirdas Julien Greimas (la première édition de 1966, évidemment), j'avais noté : « Première lecture terminée le 9 mai 68 ». En plein « mai 68 » par conséquent, sans doute dans l'un ou l'autre bistrot, avant de retourner à la rue Gay-Lussac sur les barricades ou dans un amphithéâtre révolutionnaire de la Sorbonne. En effet l'Institut de Philosophie de l'Université de Louvain avait envoyé le jeune doctorant que j'étais à Paris pour me familiariser avec la « linguistique structurale ». Après un court et insatisfaisant détour par Martinet, j'avais remarqué fin septembre 67, plutôt par hasard, une affiche de l'École Pratique des Hautes Études mentionnant le séminaire de « Sémantique Structurale » de Greimas que j'ai tout de suite fréquenté assidûment, ce qui a façonné et déterminé, partiellement mais en profondeur et de façon permanente, mes aspirations de chercheur. Je me rappelle comment ce livre dont le cinquantième de la publication a été fêté en 2016, m'était à l'époque d'une lecture pénible — je n'aimais pas trop cette machine définitionnelle ni surtout ce style gauche sans charme littéraire. Mais j'appréciai d'emblée la solidité conceptuelle de *Sémantique structurale* qui, en fait, a généré le projet sémiotique dont le développement au cours des cinquante dernières années a continué à m'intriguer et à m'inspirer. Le philosophe du langage phénoménologue que j'étais de formation se sentait provoqué

---

<sup>1</sup> Paris, Larousse (« Langue et langage »), 1966. Désormais SS.

par cette conception alternative du langage enchâssée dans une sémiotique englobant toutes les régions où le sens se produit et est perçu et vécu. D'ailleurs, si on a pu cultiver la solidarité de la sémiotique et de la phénoménologie, c'est qu'elles élaborent toutes les deux une réflexion sur « les conditions premières de la saisie du sens »<sup>2</sup>, comme l'écrivait Greimas déjà à cette époque.

Et pourtant Greimas conseille avec insistance le linguiste de ne pas replonger dans la « philosophie éternelle » — pour que le linguiste ne se transforme en mauvais philosophe, prévient-il dans l'Introduction de *Du sens*, rédigée en 1970, quatre ans après *Sémantique structurale*. Reste que le défi de la philosophie est constant. C'est que le sémioticien, dans son effort de constitution d'une sémantique structurale, d'une sémiotique « à vocation scientifique », doit nécessairement faire appel à une *épistémologie* — et, inversement, la voix sémiotique, pense Greimas, doit porter jusque dans le « concert épistémologique ». Je cite un passage caractéristique de cette Introduction de *Du sens* : « C'est par une porte étroite [...] que le sémioticien est obligé de conduire son enquête sur le sens. Il ne s'agit pas, pour lui, de fonder, à la manière des philosophes, la sémantique. [...] Il faut, pour satisfaire aux besoins réels de la sémiotique, disposer d'un minimum de concepts *épistémologiques* explicités permettant au sémioticien d'apprécier, lorsqu'il est question de l'analyse des significations, l'adéquation des modèles qu'on lui propose ou qu'il se construit. *Le sémioticien a besoin d'un contrôle épistémologique de sa méthode* »<sup>3</sup>. C'est bien cette dernière phrase qui a mis en

<sup>2</sup> A.J. Greimas, *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1970, p. 10. La façon dont Greimas pense et présente la phénoménologie n'est pas toujours précise et pertinente. *La phénoménologie de la perception* est le point de référence incontestable de Greimas mais le rapprochement phénoménologie / sémantique est souvent moins concis comme le démontre cette citation : « Force nous est donc de rester sur le plan *phénoménologique*, *c'est-à-dire linguistique* » pour expliquer sa répugnance à l'égard d'une sémantique décrivant la « vie psychique » (SS, p. 27). Un autre passage suggère que, si le *phénomène du langage* paraît « mystérieux » au philosophe-phénoménologue, il ne présente plus aucun mystère au sémanticien. Le sémanticien a même comme tâche de démythifier l'idée du phénoménologue selon laquelle il y aurait des zones de mystères dans le langage (SS, p. 58).

<sup>3</sup> *Du sens, op. cit.*, p. 12. Je souligne.

marche les analyses proposées dans le présent chapitre : comment la « méthode » de *Sémantique structurale* fait-elle appel à ce « contrôle épistémologique » ? Notons d'emblée qu'il s'agit bien de la « méthode » au singulier, de l'unique méthode capable de modeler une sémantique à vocation scientifique, comme le précise le sous-titre du livre : « Sémantique structurale. Recherche *de méthode* ». Mon questionnement sera double : comment s'exerce le contrôle épistémologique sur la méthode, et plus généralement : que signifie « épistémologie » dans *Sémantique structurale* ?

C'est en étudiant la matérialité textuelle du livre, et par une lecture paraphrasante, que je m'efforcerai d'organiser les lignes de force de la conception, souvent hésitante, que Greimas suggère à propos du statut de l'épistémologie. Il est vrai, il n'y a pas moins de vingt-huit occurrences du terme « épistémologique / épistémologie » dans le livre, et vingt-deux occurrences de « méthodologique / méthodologie / méthode » — il semble donc, à se laisser guider par les mirages de la statistique, que l'idée d'une « épistémologie », féconde pour une « sémantique à vocation scientifique », soulève même plus d'inquiétudes que l'exigence contraignante de l'unique « méthode ». On verra pourquoi.

#### Les quatre niveaux hiérarchiques d'une sémantique scientifique

La première section de *Sémantique structurale*, « Les conditions d'une sémantique scientifique », comporte un passage qui présente en détail la manière dont une sémantique scientifique est construite en quatre niveaux hiérarchiques. Ces trois pages<sup>4</sup> offrent la meilleure introduction à la problématique que j'ai l'intention de développer. Je paraphrase cette modélisation que Greimas lui-même qualifie, un peu sommairement, de « postulat hjelmslevien ». Le premier niveau est évidemment la *langue-objet*, le *hupokeimenon* de n'importe quelle investigation « à vocation scientifique » ; le second niveau, le *métalangage* descriptif, translatif (décrivant, traduisant les significations contenues dans la langue-objet) qui présuppose comme condition *sine qua non* l'existence d'un

<sup>4</sup> SS, p. 15-17.

troisième niveau, le *métabalangage*, le *langage méthodologique* (ou *méthodique*) qui définit les concepts du métalangage descriptif / translatif et vérifie la cohésion interne du système conceptuel du métalangage. Double fonction, par conséquent, de définition et de vérification. Je reviendrai en détail sur les tâches de cette double fonction. Greimas introduit immédiatement et comme une exigence incontournable un quatrième niveau, ou « niveau quaternaire », qui transpose l'ensemble des stratégies de définition et de vérification de la méthode en un *ensemble axiomatique déductif*. Il s'agit bien du niveau *épistémologique* qui possède une autonomie et des exigences spécifiques, c'est-à-dire une indépendance à l'égard du métalangage méthodique, une autonomie de *contrôle*, de *jugement* à partir, dans les mots de Greimas, d'une certaine conception de la *vérité*, en fait d'une « double vérité », « la *vérité* considérée en tant que cohérence interne et [...] la *vérité* conçue comme une adéquation à la réalité ». Je remarque en passant qu'on découvre dans ce contexte la seule occurrence dans *Sémantique structurale* du terme ontologisant de « vérité », notion à laquelle on ne parvient d'ailleurs pas à donner une crédibilité dans le cadre de la conception greimasienne d'une « sémantique à vocation scientifique »<sup>5</sup>. La *valeur des stratégies méthodologiques* est ainsi déterminée par le *contrôle épistémologique*, niveau quaternaire du modèle, fonctionnement d'une *évaluation épistémologique* que l'Introduction de *Du sens* accentue encore davantage avec conviction. Cette exigence d'un contrôle épistémologique existe en sémantique scientifique tout comme dans n'importe quelle science, qu'elle soit « naturelle » ou « humaine », mais Greimas insiste sur une caractéristique incontournable de la validité épistémologique d'une théorie, notamment la *soumission de l'induction à la déduction*. La structure conceptuelle d'une sémantique scientifique, c'est-à-dire structurale, obtient sa validité par l'implantation de cette praxis dans le modèle quaternaire gouverné par la domination hiérarchique d'une

<sup>5</sup> Je note toutefois une seconde occurrence de « vérité / vrai » dans le texte de *Sémantique structurale* : « [Les exemples] ne se prêtent pas à l'extrapolation, mais ils ne sont même pas nécessairement "vrais" dans le domaine qu'ils recouvrent » (SS, p. 32).



épistémologie. Greimas conclut que ces quatre niveaux sont *irréductibles*, qu'ils témoignent d'une exigence logique spécifique bien que complémentaire, et qu'ils fonctionnent *simultanément*.

On trouve éparpillés partout dans le texte de *Sémantique structurale* des amendements et des clarifications concernant les niveaux de cette hiérarchie quaternaire. La détermination du *métalangage descriptif* pose le moins de problèmes puisque son statut est égal à celui de n'importe quel métalangage scientifique. Toute description sémantique implique la construction d'un métalangage, et cette construction présuppose une certaine discipline, notamment la suppression du figuratif et du rhétorique dans l'élaboration des procédures de description<sup>6</sup>. De la constitution des catégories sémiologiques et de leurs articulations jusqu'à la mise en place du modèle actantiel, l'esquisse des procédures de description, comme la constitution du corpus et sa normalisation, les réductions simples et complexes avec les possibilités d'homologation et de génération, devraient témoigner d'une sévérité téléologique, d'une sécheresse quasi mathématique, d'un géométrisme obstiné, en fonction précisément de l'efficacité optimale de ce métalangage descriptif et de l'univocité de la terminologie conceptuelle. Que ce métalangage descriptif soit également « translatif », ou pour utiliser un terme cher à Greimas, « transpositif », implique tout de même l'impact d'un esprit organisant et structurant — pas la passivité purement réceptive du linguiste-sémioticien mais l'« inspiration », si l'on veut, d'une intelligence innovatrice et créatrice qui ne doit rien à l'introspection mais est dirigée par l'intuition de la richesse des phénomènes. L'acceptation de cette discipline s'inscrit dans une certaine *éthique scientifique*, comme Greimas le formule pertinemment dans quelques pages avisées<sup>7</sup>. Pourtant le métalangage ne peut être arbitraire, et le sémioticien, pour la construction d'un métalangage, doit faire bon

<sup>6</sup> SS, p. 139 et p. 25. François Provenzano, « L'argument littéraire dans *Sémantique structurale*. Usages rhétoriques de la sémiotique émergente », *Semen*, 32, 2011, p. 73-89, résume ainsi son étude : « Ce sont les variations d'*ethos* du sémioticien dans sa rhétorique [...] qui fondent l'éthique disciplinaire de la sémiologie dans le champ théorique des années 1960 et en délimitent du même coup la zone de pertinence épistémologique » (p. 73).

<sup>7</sup> SS, p. 67-68.

usage de sa liberté. C'est pourquoi le métalangage ne peut être totalement dissocié du langage naturel. C'est que la construction d'une sémiotique scientifique sert également à la réalisation d'une *réalité sociale*. La liberté de construction du linguiste-sémioticien se trouve ainsi limitée par l'enchâssement *social* de l'objet à décrire, la langue-objet, ce qui devrait marquer le difficile équilibre des deux principes méthodiques, à première vue contradictoires : l'adéquation inductive et la cohérence déductive. Greimas propose que l'induction soit *soumise* à la déduction, comme on a déjà pu le noter, mais il pose avec une force égale que toute procédure de description soit fondée, en fin de compte, sur la *recherche d'un compromis*. Cette éthique du compromis est d'ailleurs la loi de toute discipline « à vocation scientifique ». En conclusion, l'équilibre entre la construction systématisante et l'analyse descriptive, entre la cohérence et la vérification, entre la déduction et l'induction, entre la *soumission* et le *compromis*, c'est bien la *méthode* qui en décide.

*Recherche de méthode* est le sous-titre de *Sémantique structurale*. L'absence d'un catalyseur méthodologique serait regrettable, avertit Greimas, et pourtant l'installation d'un *ordre méthodologique*, le *maniement méthodologique*<sup>8</sup> ne va pas de soi : le linguiste-sémioticien est sujet à des « inquiétudes méthodologiques » et peut même être victime de « manipulations méthodologiques »<sup>9</sup>. Reste que « le lecteur est prié d'attacher plus d'importance à la *démarche méthodologique* qu'à l'exactitude du détail »<sup>10</sup>, énonce dangereusement mais courageusement le Maître. Intéressant de noter que l'attention pour la méthode est présentée comme une « *réflexion* » méthodologique<sup>11</sup>, une réflexion jamais vraiment achevée, une réflexion qui peut couvrir des perspectives et des domaines de dimensions variées. Il pourrait y avoir des effets inhibiteurs de la réflexion méthodologique qui ont alors une emprise si forte

<sup>8</sup> SS, « le catalyseur méthodologique », p. 6; « le progrès méthodologique », p. 85; « l'ordre méthodologique », p. 190 et p. 230; « le maniement méthodologique », p. 191.

<sup>9</sup> SS, « inquiétude méthodologique », p. 22; « manipulations méthodologiques », p. 56.

<sup>10</sup> SS, p. 229. Je souligne.

<sup>11</sup> SS, p. 127 et p. 190-191.

sur la praxis du linguiste-sémioticien que le modèle dans sa globalité reste caduc et inutilisable<sup>12</sup>. En conclusion, la sauvegarde de l'équilibre métalinguistique, qu'il soit le résultat de la *soumission* ou du *compromis*, est l'affaire essentielle de la méthode mais non l'unique. La réflexion méthodologique surveille également la procédure selon laquelle des micro-univers, c'est-à-dire des ensembles de catégories sémiques saisissables simultanément, peuvent se présenter comme des modèles immanents, en fait comme des structures du contenu rendant compte, une fois manifestées, de l'isotopie des textes<sup>13</sup>. Cette surveillance est une tâche supplémentaire de la réflexion méthodologique. Greimas suggère encore un exemple de réflexion méthodologique dont la portée est à nouveau différente. Si des *modèles métalinguistiques* sont en compétition, il faut bien une instance qui évalue leur valeur et leur pertinence. Par exemple, un modèle métalinguistique peut être simplement *transformationnel* — et la démarche, dans ce cas, ne sera que pauvrement inductive ; c'est pourquoi la réflexion méthodologique devrait subordonner tout modèle transformationnel aux modèles *constitutionnels* qui reposent sur une démarche déductive<sup>14</sup>. Et parmi les modèles constitutionnels, la réflexion méthodologique va privilégier le modèle *modal*, comme il sera mis en œuvre en analyse actantielle et, plus tard, en sémiotique des modalités. Toute cette organisation comparative et évaluative est générée par la réflexion méthodologique qui, bien qu'inachevée, incomplète, inquiète et hésitante, donne à la praxis d'une sémiotique « à vocation scientifique » des points d'appui et une stabilité relative.

Il est vrai que cette stabilité est relative parce que la réflexion méthodologique est constamment « jugée » et amendée par l'*attitude épistémologique*<sup>15</sup> du linguiste-sémioticien — autre syntagme du vocabulaire greimassien — ce qui fait que la « réflexion » méthodologique doit être soutenue par ce que

<sup>12</sup> Greimas donne l'exemple de la « structure de la parenté » où la lexicalisation au niveau de la stylistique des actants a rendu tout « maniement méthodologique » difficile (SS, p. 190-191).

<sup>13</sup> SS, p.127.

<sup>14</sup> SS, p. 233 et p. 248.

<sup>15</sup> SS, p. 6 et p. 187.

Greimas qualifie de « *spéculation* » épistémologique<sup>16</sup>. Une lecture approfondie de *Sémantique structurale* m'a convaincu que le niveau quaternaire de l'architecture d'une sémiotique « à vocation scientifique », le niveau épistémologique, est en effet « spéculatif », dans un sens pas nécessairement négatif. Si « la linguistique a connu un rayonnement méthodologique certain »<sup>17</sup>, écrit Greimas — gardons bien en tête que *Sémantique structurale* est en premier lieu une « recherche de méthode » —, son épistémologie n'infirme ni ne confirme des propositions hypothétiques qui ne sont que — encore un mot de Greimas — « la projection de nos besoins et de nos espoirs »<sup>18</sup>. Une telle « attitude épistémologique » est souvent calquée sur d'autres modèles épistémologiques empruntés dont elle n'est qu'une transposition, et Greimas cite dans ce contexte « la réflexion fécondante d'un Merleau-Ponty, d'un Lévi-Strauss, d'un Lacan, d'un Barthes »<sup>19</sup>, de sorte que l'épistémologie sémiolinguistique dans *Sémantique structurale* peut être considérée comme une simple particularisation de l'épistémologie qui façonne les sciences humaines en général. De toute façon, il y a un moment de *choix* dans n'importe quelle attitude épistémologique, un choix auquel le sémioticien, tout au long de son travail de « linguiste scientifique », doit *se soumettre*, et Greimas invoque Hjelmslev qui conseille à « accepter [ces propositions épistémologiques] avec résignation, tout en limitant les dégâts éventuels »<sup>20</sup>. On peut tout au plus rechercher un consensus entre linguistes-sémioticiens pour s'accorder sur la nature et la fonction du niveau épistémologique, sans que les raisons théoriques de ce choix soient explicitement élucidées<sup>21</sup>. Et pourtant l'explicitation des *conditions épistémologiques* est qualifiée par Greimas d'*essentielle* pour le linguiste-sémioticien. Le soubassement épistémologique offre en effet la *justification*

---

<sup>16</sup> *SS*, p. 87.

<sup>17</sup> *SS*, p. 6.

<sup>18</sup> *SS*, p. 102.

<sup>19</sup> *SS*, p. 6.

<sup>20</sup> *SS*, p. 8.

<sup>21</sup> *SS*, p. 24.

de l'axiomatique définitionnelle et de la structure conceptuelle de la sémiotique « à vocation scientifique »<sup>22</sup>.

#### L'ordre épistémologique

Ainsi toute théorie du langage repose sur un ensemble d'intuitions épistémologiques et cet ensemble comporte des concepts non analysés et non analysables. Ce sont des concepts qui peuvent être versés dans ce que Greimas appelle l'« inventaire épistémologique hiérarchiquement supérieur »<sup>23</sup>. Il ne faut pourtant pas se précipiter et alourdir cet inventaire outre mesure en évacuant n'importe quelle ignorance et n'importe quel domaine inconnu, inconnaissable même, dans cette sphère épistémologique. Il convient de rester conscient de l'abîme entre la méthode sémiolinguistique et son épistémologie, deux niveaux que l'on ferait mieux de ne pas confondre. On a déjà pu constater comment l'épistémologie contrôle l'équilibre entre analyse et construction, vérification et cohérence, soumission et compromis, la double orientation paradoxale des méthodes. Ce contrôle des méthodes n'est d'ailleurs qu'un aspect de l'impact de l'attitude épistémologique. L'autre tâche, complémentaire, consiste à sauvegarder la complétude de l'« inventaire épistémologique des *postulats non analysés* »<sup>24</sup>. Cet inventaire est passablement taxinomique et non structuré, et il se constitue à partir de résidus non analysables du raisonnement « à vocation scientifique » en sémantique structurale. Il est intéressant de noter à ce propos que la pièce maîtresse de l'architecture du modèle structural, la mise en scène de l'opposition *immanence / manifestation*, est homologable avec un autre couple d'indéfinissables : *existence / présence*, dont je dirai un mot dans un instant. Avec l'inventaire

<sup>22</sup> SS, p. 32. Il faut toutefois faire attention de ne pas évacuer trop vite toute discussion théorique vers le « niveau épistémologique ». Greimas donne un exemple : préciser la distinction entre catégories sémiques et articulations sémiques se réalise au niveau des procédures de description, donc au niveau méthodologique (car d'elle notamment dépend la validité de la construction d'un métalangage) et non pas au niveau du « choix » épistémologique (SS, p. 25).

<sup>23</sup> SS, p. 133.

<sup>24</sup> SS, p. 18-19.

des postulats, l'inventaire des indéfinissables, on est bien au *niveau* de l'ordre épistémologique. Greimas soutient qu'il accepte « pour le principe »<sup>25</sup>, mais avec désespoir, que même le concept de *niveau* est un indéfinissable, tout comme le concept de *langage*, et non moins que les couples de prime importance architecturale d'*immanence / manifestation* et d'*existence / présence*. Il en est de même pour *structure*, *relation*, *terme-objet* qui sont, on n'en doute pas, des concepts fondamentaux de *Sémantique structurale*. Mais l'inventaire est plus fourni encore. Le Maître mentionne également les catégories de *totalité*<sup>26</sup>, de *continuité* et *discontinuité*, d'*équivalence*, « généralement utilisé[es] mais jamais défini[es] »<sup>27</sup> observe Greimas, tout comme les catégories d'*identité* et de *simultanéité*<sup>28</sup>. L'analyse des catégories qui forment le *minimum épistémologique*, « n'appartient plus à la linguistique », c'est-à-dire à la sémiotique à vocation scientifique, constate-t-il explicitement<sup>29</sup>. Et ainsi, c'est comme si l'ordre épistémologique n'est admis qu'à contrecœur et ne fonctionne que marginalement dans le projet de *Sémantique structurale*. Ce palier de profondeur radicale, profondeur fondatrice et justificatrice, se constitue comme une *limite* du construisible, non pas comme un élément substantiel d'un domaine contrôlable par adéquation inductive et cohérence déductive. En effet, l'ordre épistémologique n'est ni adéquat ni cohérent, il est de l'ordre des *attitudes*, des *choix stratégiques* : « La description [métalinguistique], avant d'être entreprise, doit se fonder sur des considérations concernant le *choix stratégique* du palier de profondeur optimal à donner à cette description »<sup>30</sup>. *Choix stratégique*, sans doute, déployé par nécessité, mais exprimant une grande sensibilité intuitive pour

<sup>25</sup> SS, p. 103.

<sup>26</sup> SS, p. 133.

<sup>27</sup> SS, p. 74.

<sup>28</sup> Pour *structure*, *relation*, *terme-objet*, *continuité*, *discontinuité*, *identité*, cf. SS, p. 18-19 ; pour *équivalence*, cf. SS, p. 74 ; « le concept de *discontinuité* que nous n'arrivons pas à définir, n'est pas propre à la sémantique; il préside, par exemple, au fondement des mathématiques. C'est donc une présupposition que l'on doit verser dans *l'inventaire épistémologique* des postulats non analysés » (SS, p. 18-19).

<sup>29</sup> SS, p. 19.

<sup>30</sup> SS, p. 109.

le langage en tant que *phénomène*, dans son interaction avec le monde et avec le sujet parlant.

Greimas ne récuse évidemment jamais les définitions et les catégories constitutives de l'analyse des articulations sémiques ni l'élaboration des modèles actantiels, mais il promulgue le pouvoir stratégique du linguiste-sémioticien et sa sensibilité phénoménologique, le linguiste-sémioticien cultivant intentionnellement une « attitude épistémologique ». Je cite encore : « Il nous faut [...] poser franchement, sur le *plan épistémologique* du langage, les catégories constitutives [des] définitions et garantir ainsi, par leur caractère apriorique, les fondements de la construction envisagée. [...] On doit s'assurer, ne serait-ce que pour le principe, des *fondements du concept de langage*<sup>31</sup> ». L'instigation est claire et explicite, et il faut prendre au sérieux l'idée de l'*inquiétude épistémologique*, syntagme qu'il introduit déjà dans la section « La structure élémentaire de la signification » au tout début du livre<sup>32</sup>. *Inquiétude* qui trahit précisément une fine sensibilité qualitative chez le linguiste-sémioticien pour la complexité de l'objet-source qu'est le langage.

Il est vrai que la pratique sémiolinguistique ne peut que dichotomiser, qu'organiser l'objet-source dans une architecture de niveaux, en « normalisant », en réduisant, en soumettant la sensibilité spontanée pour le langage aux exigences de la « vocation scientifique ». C'est ainsi qu'introduire comme principe méthodologique de base de la structuration d'une sémiolinguistique l'opposition d'*immanence* vs *manifestation* devrait réveiller d'emblée une inquiétude qu'on ne peut réprimer si on n'accepte pas, d'une façon passablement volontariste, de se soumettre à la « vocation scientifique ». C'est ainsi que l'architecture du métalangage de *Sémantique structurale* exploite à fond, dès les premières pages, l'opposition du *sémiotique (immanence)* et du *sémantique (manifestation)*. Cette dichotomisation sert même de base fondatrice à la « grammaire générative » greimassienne qui ne trahira jamais les procédures d'une *génération* de la *surface* (manifestante) à partir de la *profondeur* (immanente). Greimas insiste souvent

<sup>31</sup> SS, p. 103. Je souligne.

<sup>32</sup> SS, p. 22.

sur le fait que « la relation entre les deux univers [signifiants] — immanent et manifesté — est celle de la *présupposition réciproque* »<sup>33</sup>, que l'immanence et la manifestation fonctionnent « comme une sorte de vases communicants [et qu'] aux règles de l'*univers immanent* doivent correspondre des règles de génération de l'*univers manifesté* »<sup>34</sup>. Se placer, pour réaliser une description sémiolinguistique, au niveau de l'un ou l'autre univers, est un *choix stratégique*, dicté non par une exigence quelconque d'empiricité mais bien plutôt par l'intelligence efficace du stratège qu'est le linguiste-sémioticien. Toutefois, avec l'opposition fondatrice d'*immanence vs manifestation*, la méthode nous pousse vers l'épistémologie avec son lot d'inquiétudes.

C'est que l'opposition *immanence vs manifestation* peut être homologuée avec une autre qui n'est certainement plus analysable au niveau méthodique, celle d'*existence vs présence*, dont Greimas affirme explicitement : « son analyse, selon le principe du *minimum épistémologique*, n'appartient plus à la linguistique »<sup>35</sup>. Le « mode d'existence » caractérise toujours et nécessairement les structures de la signification méthodiquement maîtrisables puisque considérées selon l'angle de leur immanence, tandis que le « mode de présence » caractérise ces structures une fois manifestées dans un *acte* de communication<sup>36</sup>. Greimas soutient que chaque *acte* — acte de langage, par exemple — implique nécessairement un *choix* qui incorpore ou qui exclut l'une ou l'autre portion de la signifiante complexe de cet acte. Pourtant l'exercice de la liberté n'est pas tout-puissant puisque cette liberté est limitée par les virtualités du « mode d'existence » de l'objet-source. Par conséquent, on ne peut que reconnaître, apprécier même, la « *clôture* de notre condition d'*homo loquens* »<sup>37</sup> : le « mode d'existence » de l'objet-source impose une contrainte absolue. Pourtant, le mode de *présence* de l'objet-source est immensément plus riche en signifiante que son mode d'*existence*. En fait, la *présence* de

<sup>33</sup> SS, p. 104. Je souligne.

<sup>34</sup> SS, p. 108. Je souligne.

<sup>35</sup> SS, p. 19. Je souligne.

<sup>36</sup> SS, p. 36.

<sup>37</sup> SS, p. 42.



l'objet-source exhibe les exigences contradictoires d'une liberté dirigeant, au moins partiellement, la vie du discours et la téléologie communicationnelle. Le discours apparaît « comme un *échafaudage hétéroclite* »<sup>38</sup> — le mot est de Greimas — et la *présence* de la signification doit être pensée ainsi comme une *distorsion* de la structure sous-jacente immanente et idéale, celle que l'on caractérise comme « mode d'existence ». Ce n'est pas volontiers que *Sémantique structurale* recoure au critère ontologisant de *vérité* pour sanctionner le « mode de présence » de l'objet-source : le « mode d'existence » ne doit pas être *vérifié* par le « mode de présence » comme il ne doit être sanctionné par le consensus social ou communautaire<sup>39</sup>. Que le discours, même si son échafaudage est hétéroclite, est saisi comme isotopie homogène, comme un tout de signification, ne peut être réduit à son origine de production, l'intentionnalité du locuteur, le « pouvoir prédicatif » de l'esprit humain, mais doit être expliqué comme une stabilité qui provient du fait que le mode de présence est soutenu par le mode d'existence structural.

#### Le monde sensible et l'existence sémiotique

Comment réconcilier cette liberté créatrice qui façonne la *présence* et la contrainte hiérarchisante qu'impose l'*existence* ? Un *régulateur* domine ce jeu de la liberté et de ses contraintes. Il protège de tout excès : excès d'une hypostase de la profondeur et de l'idéalité de l'existence d'un côté, excès d'une mise en scène trop éclatante, trop théâtrale, de la surface d'une présence, de l'autre côté. Éviter ce double excès présuppose que l'on retombe sur ce que Greimas appelle si pertinemment le « *minimum épistémologique* »<sup>40</sup>, en particulier sur la *perception*. L'*existence* aussi bien que la *présence* ne peuvent s'implanter que dans la *perception*. L'« attitude épistémologique », toujours active dans la pratique, dans la technique même du linguiste-sémioticien, s'interroge sur la nature et la fonction de la *perception* comme « régulateur » de la signifi-

<sup>38</sup> *Ibidem.*

<sup>39</sup> *SS*, p. 140.

<sup>40</sup> *SS*, p. 19.

cation. La perception vérifie et justifie la construction systématique des *différences* sémiques et de leurs articulations au niveau du mode d'*existence*. Au niveau du mode de *présence*, la *perception* est toujours active dans la saisie de l'*événement-communication*<sup>41</sup> et de la vie du discours, comme captation du *sensible* dans tous ses aspects.

Un mot sur la perception au *niveau du mode de l'existence*. Il faut bien situer les articulations sémiques « à l'intérieur de la perception »<sup>42</sup> : elles y reçoivent de l'existence « grâce à [leur] participation à deux ensembles signifiants à la fois : le sème, en effet, s'affirme, par *disjonction* à l'intérieur de la catégorie sémique ; il se confirme, par jonction avec d'autres sèmes, à l'intérieur de groupements sémiques que nous avons appelés *figures* et *bases sémiques* »<sup>43</sup>. Autrement dit, toujours « à l'intérieur de la perception », le système sémique se soumet, par ses disjonctions et ses jonctions, à la *différentiation*. Greimas insiste en plusieurs passages de *Sémantique structurale* sur le fait que le *sémiologique*, c'est-à-dire l'*immanence* en tant que mode d'existence, n'est saisissable qu'« à l'intérieur de la perception »<sup>44</sup>. Par conséquent, une sémiotique de l'immanence, du mode d'existence des significations, repose sur la possibilité d'une *perception* de l'« existence » de discontinuités, d'écarts différentiels : « nous *percevons* des différences et, grâce à cette perception, le monde "prend forme" devant nous et pour nous »<sup>45</sup>. Greimas explique que « percevoir des différences » veut dire « *saisir* deux termes-objets comme simultanément présents et *saisir* simultanément la relation entre les termes, les relier d'une façon ou d'une autre »<sup>46</sup>. Donc : *percevoir* le mode existentiel des significations, c'est *saisir* le différentiel dans les jonctions et les disjonctions.

Cette position n'est pas facile à comprendre : comment « percevoir » le mode d'existence d'un champ différentiel qui,

<sup>41</sup> SS, p. 30.

<sup>42</sup> SS, p. 104 (je souligne). Même chose pour les actants : « Nous avons vu que le nombre d'actants était déterminé par les conditions aprioriques de la *perception* de la signification » (SS, p. 173).

<sup>43</sup> SS, p. 104.

<sup>44</sup> SS, p. 56.

<sup>45</sup> SS, p. 18-19.

<sup>46</sup> SS, p. 19.

en fait, est un champ d'*idéautés* dont l'immanence devrait précisément échapper à toute expérience perceptive ? L'« inquiétude épistémologique » dans *Sémantique structurale* culmine au moment où cette aporie menace. L'affirmation de la centralité de la *perception* est évidente, partout et toujours. Je cite : « Que les significations du monde humain se situent au niveau de la *perception* consiste à définir l'exploration à l'intérieur [...] du *monde sensible*. La sémantique se reconnaît ainsi ouvertement comme une tentative de description du *monde des qualités sensibles* »<sup>47</sup> ; et précédemment, dans le contexte d'un paragraphe intitulé « Le premier choix épistémologique » où précisément Merleau-Ponty est cité : « C'est en connaissance de cause que nous proposons de considérer la *perception* comme le *lieu non linguistique* où se situe l'appréhension de la signification »<sup>48</sup>. Le problème surgit quand on demande explicitement comment concevoir la relation du mode d'existence des significations à la perception. L'intervention brillante de Greimas au colloque de Cerisy de 1987 que l'on retrouve dans les actes de cette réunion mémorable, de vingt ans ultérieure à *Sémantique structurale*, discute cette aporie inquiétante. Il y énonce l'aporie dans les termes suivants : « une épistémologie de l'univers d'existence des significations n'est possible qu'*en dépassant la perception et en considérant l'existence sémiotique comme une idéalité* »<sup>49</sup>.

C'est dans ce contexte que Greimas laisse toute la place à la phénoménologie développée par Husserl dans les *Recherches logiques*, version idéaliste de la conception merleau-pontienne de la perception. Je cite à nouveau ce même texte de 1987 : « Tel est le point de départ qui m'a obligé à mettre en place le concept d'*existence sémiotique*, un peu comme il y a la réalité des objets mathématiques. Je pense que la sémiotique peut imaginer l'existence de ces *simulacres*, de ces constructions, des objets qui peuvent être définis sémiotiquement et dont le type

<sup>47</sup> SS, p. 9.

<sup>48</sup> SS, p. 8-9.

<sup>49</sup> Michel Arrivé et Jean-Claude Coquet, *Sémiotique en jeu : à partir et autour de l'œuvre d'A.J. Greimas*, Paris et Amsterdam, Hadès et Benjamins, 1987, p. 314. L'aporie menaçante que j'évoque en ce lieu, est également évoquée et commentée par Jean-François Bordron dans *Le discours spéculatif. Approche sémiotique*, Limoges, Lambert-Lucas, 2016, p. 68-71.

d'existence permet, autrement dit, d'évacuer le problème de l'être, les problèmes ontologiques »<sup>50</sup>. Je ne commente pas en ce lieu ce glissement, chez Greimas, de Merleau-Ponty à Husserl, et je ne commente pas la spéculation concernant le statut de l'*existence sémiotique* qui est dit n'être qu'un *simulacre*, tout comme l'objet mathématique. La motivation de Greimas y est certainement d'évacuer de sa conception de l'existence sémiotique toute tentation ontologique, présupposant ainsi la clôture radicale de l'univers des significations. Greimas répète dans des passages d'ailleurs très inspirés que le théorème du statut de l'*existence sémiotique* est et reste pour lui angoissant et inquiétant. Comment sémiotiser l'*existence sémiotique* en tant que *simulacre*, et accentuer en même temps son rapport à la *perception* et aux qualités sensibles ? On reviendra sur cette question pénible formant le nœud de l'inquiétude épistémologique qui bouscule le projet sémiotique présent dès *Sémantique structurale*.

Pour le mode de *présence* des significations, le principe de la perception comme *minimum épistémologique* est moins problématique puisqu'on ne peut contester que la *présence* ou, si l'on veut, la *manifestation*, la composante *sémantique* dans sa complétude, se « montre » au niveau des *qualités sensibles*. Greimas va même plus loin : il suppose que la description de la *présence* sémantique, comme elle fait apparaître la signification au niveau de la perception, admet, suggère au moins, une caractérisation « suivant l'ordre sensoriel dont [les signifiants] relèvent (ordre visuel, auditif, tactile) »<sup>51</sup>. C'est, dans *Sémantique structurale*, un des deux passages où un appel est fait à la *sensorialité*<sup>52</sup> considérée comme le fonctionnement des cinq sens dans leur spécificité ; passages sanctionnant ainsi le rôle fondateur de la *perception sensorielle*, laquelle est certainement plus qu'une simple *saisie* proto-cognitive ou intellectuelle.

<sup>50</sup> *Idem*, p. 312.

<sup>51</sup> *SS*, p. 10. Il faudra attendre encore deux décennies pour que la sensorialité comme ensemble des fonctions des cinq sens soit réévaluée à sa juste place, dans *De l'imperfection*. Voir la seconde partie de ce livre.

<sup>52</sup> L'autre passage se trouve sous le titre « L'approche empirique de l'univers immanent » : « [...] Nous ne savons pas si les catégories sémiotiques sont toutes organisées en systèmes sémiotiques, ni si ces derniers sont coextensifs par rapport aux ordres (*les ordres olfactif, tactile, etc.*) » (*SS*, p. 104 ; je souligne).

Greimas évoque encore la perception « comme le *lieu non linguistique* où se situe l'*appréhension* de la signification »<sup>53</sup>, *appréhension* plutôt que *saisie*. Cette conception de la perception comme *appréhension* nous rapproche sans doute de la conception de la *perception* pour laquelle Greimas exprime sa « préférence subjective », celle de Merleau-Ponty dans la *Phénoménologie de la perception*, ouvrage capital paru, comme on sait, plus de vingt ans avant *Sémantique structurale*<sup>54</sup>. Il est assez étonnant de constater que Greimas n'exploite pourtant pas vraiment la première partie de l'œuvre magistrale de Merleau-Ponty, celle qui fonde la perception dans une sensorialité radicalement *corporelle*. Le *corps* est à peine évoqué dans *Sémantique structurale*. Il faudra attendre la sémiotique des passions et *De l'imperfection* pour découvrir une sémiotique où la sensorialité est fermement implantée dans la corporalité<sup>55</sup>.

#### Appréhension cosmologique et saisie noologique

Un syntagme énigmatique mais de prime importance heuristique nous mène vers la dernière phase de notre lecture paraphrasante de *Sémantique structurale*. Il est dit quelque part dans les pages sur « L'univers manifesté de la signification » au chapitre sur « L'organisation de l'univers sémantique », toujours en relation avec la perception comme *minimum épistémologique*, que « la *perception* du monde extérieur », combinée avec des « catégories de l'esprit humain »

<sup>53</sup> SS, p. 8-9.

<sup>54</sup> « C'est en connaissance de cause que nous proposons de considérer la *perception* comme le lieu non linguistique où se situe l'*appréhension* de la signification. [...] Tout en reconnaissant nos préférences subjectives pour la théorie de la perception telle qu'elle a été naguère développée en France par Merleau-Ponty, nous ferons remarquer cependant que cette *attitude épistémologique* semble être aussi celle des sciences du XX<sup>e</sup> siècle en général » (SS, p. 8-9). Toutefois, on peut se demander quelle section de la *Phénoménologie de la perception* a pu intéresser Greimas. Les chapitres sur le corps (Première partie, p. 101-213) et sur le sentir et le monde perçu (Seconde partie, p. 251-289) auraient pu être de prime importance pour la sémiotique de *Sémantique structurale*, et surtout pour le développement d'une théorie, centrale, de la perception comme « minimum épistémologique ».

<sup>55</sup> Voir le chapitre 3 et l'*intermezzo*.

constituent une *toile de fond* pour la construction du métalangage « à vocation scientifique »<sup>56</sup>. La combinaison de ces deux composantes, le monde extérieur et l'esprit humain, pourrait opérer comme la notion hjelmslevienne de « substance du contenu », écrit Greimas. Par conséquent, l'attitude épistémologique doit prendre en considération, en fonction d'une *Sémantique structurale* consistante, une toile de fond non linguistique, extra-sémiotique si l'on veut. N'oublions pas que Greimas affirmait, dès la première section sur « La structure élémentaire de la signification », que « l'analyse [du mode de la présence], selon le principe du *minimum épistémologique*, n'appartient plus à la linguistique »<sup>57</sup>. La toile de fond d'une sémiolinguistique est par conséquent un *horizon transcendant* qui n'est pas pleinement récupérable par le métalangage scientifique et sa méthode. Il faut en conclure que la *clôture* de l'univers des significations n'est pas absolue et que le linguiste-sémioticien doit tenir compte, en cultivant l'attitude épistémologique, de la toile de fond, de l'*horizon transcendant*.

Qu'apprenons-nous sur cette toile de fond, cet horizon transcendant dans *Sémantique structurale*? Il n'est pas question évidemment de recourir à l'une ou l'autre fonction *référentielle* du langage-objet, ni par conséquent de construire une sémantique ontologisante et réaliste qui prétendrait conduire une description de la « substance psychique »<sup>58</sup>, une analyse mentaliste des contenus de la vie psychique. Le projet greimassien s'oppose d'emblée et radicalement à toute récupération par des ontologies ou des mentalismes.

Pourtant, la *clôture* de l'univers des significations est *relative* puisque le *minimum épistémologique* présuppose un régulateur qu'est la *perception*, et par conséquent le *sensible et ses qualités*. J'ai pu spécifier ce théorème dangereusement plurivoque de *perception* selon deux modalités : ou bien comme *appréhension*, comme ouverture phénoménologique et merleau-pontienne vers le « monde extérieur », ou bien comme *saisie*, comme ouverture proto-cognitive vers « l'esprit humain ». « Monde extérieur » et « esprit humain » sont des

<sup>56</sup> SS, p. 106. Je souligne.

<sup>57</sup> SS, p. 19. Je souligne.

<sup>58</sup> SS, p. 27 et 69.

syntagmes qui se retrouvent explicitement dans *Sémantique structurale*. On peut faire valoir une autre distinction offerte par Greimas pour comprendre ces deux syntagmes. Je cite ce passage éclairant : « Toute description devra donc viser soit la *dimension cosmologique*, soit la *dimension noologique*. [...] La description achevée de la dimension cosmologique constituerait la cosmologie épuisant la *connaissance du monde extérieur*. La description complète de la dimension noologique constituerait, dans les mêmes conditions, la noologie rendant entièrement compte du *monde intérieur*. Étant donné l'immensité de l'univers sémantique, la manifestation d'une dimension, qu'elle soit cosmologique ou noologique, et *a fortiori* sa description ne peuvent être que partielles »<sup>59</sup>. Le concept plurivoque de *perception* se laisse ainsi capter dans ses deux modalités : comme *appréhension* de la dimension cosmologique, ouverture vers le monde extérieur, et comme *saisie* de la dimension noologique, ouverture vers le monde intérieur. *Appréhension* phénoménologique et *saisie* proto-cognitive, voici les deux fonctions de la *perception* et son corrélat, le *sensible et ses qualités*. C'est bien ce régulateur épistémologique — la perception comme appréhension ou comme saisie — qui accompagne, ou mieux, qui façonne la sémantique structurale et qui en est la norme de validité.

J'ajoute un bref supplément concernant ces deux modalités de la *perception*. D'abord, à propos de l'*appréhension cosmologique*. Même le plus radical des immanentistes doit accepter « qu'il y a une contribution *du monde extérieur* (dans d'autres termes : *des qualités du monde sensible*) à la *naissance du sens* »<sup>60</sup>, comme l'écrit Greimas avec conviction et en toute honnêteté. Cette proposition peut être également inversée : l'univers des significations détermine la « *connaissance du monde* »<sup>61</sup>. Ce que Greimas nomme « connaissance du monde extérieur » est, pour utiliser sa propre terminologie, l'« *appréhension cosmologique* ». La mise en scène de cette réciprocité de l'univers des significations et de la dimension cosmologique comme toile de fond devrait être exploitée plus avant par le

<sup>59</sup> SS, p. 120. Je souligne.

<sup>60</sup> SS, p. 65. Je souligne.

<sup>61</sup> SS, p. 133.

linguiste-sémioticien mû par l'*attitude épistémologique*. L'univers des significations « impose une certaine *vision du monde* »<sup>62</sup>, et c'est ainsi que l'on peut soutenir que la sémantique structurale formule les contraintes sémiologiques de la *connaissance du monde*. Cette constatation forme le fondement solide de l'« attitude épistémologique », mais nous devons accepter également, si la sémantique impose une vision du monde, que, réciproquement, dialectiquement, « le *monde des qualités* [est] une sorte d'écran opaque, [une toile de fond, un horizon transcendant] sur lequel viennent se refléter d'innombrables effets de sens »<sup>63</sup>. Voilà encore une formulation réussie de Greimas lui-même dans *Sémantique structurale*.

Passons au second supplément concernant, cette fois-ci, la perception en tant que *saisie noologique*. Évoquer à ce propos les « catégories de l'esprit humain » pourrait paraître trop psychologique, surtout que Greimas soutient explicitement que la « substance psychique » n'est pas sollicitée par le linguiste-sémioticien. Cependant, « l'univers sémantique éclate [...] en micro-univers, qui seuls peuvent être *perçus, mémorisés et "vécus"* »<sup>64</sup>. Une telle formulation insiste passablement sur l'enrichissement de l'idée de la *saisie noologique* et mise non seulement sur les percepts du sensible mais également sur les figures de la mémoire et les phories de la sensibilité affective. Les soi-disant « catégories de l'esprit humain » sont ainsi des catégories « subjectives » que Greimas n'hésite pas à considérer comme « une sorte *d'apriori intégré de la perception* »<sup>65</sup>. La dimension noologique promulgue alors la proprioceptivité et est marquée de fond en comble par la catégorie sémique *euphorie* vs *dysphorie*. On ne peut même pas éviter de supposer que la saisie noologique mène nécessairement à une évaluation axiologique, idéologique même<sup>66</sup>. Admettons ainsi que *Sémantique structurale* suggère une inspiration épistémologique pointant vers une *axiologie* et recouvrant, en fin de compte, un *humanisme* : « humaniser le monde », un « monde qui se

<sup>62</sup> *Ibidem*.

<sup>63</sup> *SS*, p. 126. Je souligne.

<sup>64</sup> *SS*, p. 127. Je souligne.

<sup>65</sup> *SS*, p. 86-87.

<sup>66</sup> *SS*, 226.



trouve justifié par l'homme, l'homme intégré dans le monde »<sup>67</sup>, lit-on dans l'avant-dernière section du livre. C'est ainsi que l'*attitude épistémologique* du linguiste-sémioticien est motivée, dans le mouvement d'un généreux approfondissement théorique, par le règne des valeurs, par une transcendance qui est en même temps génératrice et limite du métalangage « à vocation scientifique » et de sa méthode.

Ma première lecture de *Sémantique structurale* de septembre 67 à mai 68, lecture ardue et impitoyable pour le jeune philosophe doctorant que j'étais, m'avait angoissé en bousculant les convictions philosophiques de ma formation phénoménologique. J'étais quelque peu paralysé par la solidité et la sévérité du livre dont j'avais pourtant capté immédiatement le caractère d'*opus magnum*, d'une construction paralogique brillante, passablement éloignée quand même des phénomènes. Je me rappelle d'avoir été sérieusement intimidé par cette cathédrale conceptuelle que je pressentais devenir le très inspirant point de départ d'une nouvelle discipline, la sémiotique, qui devrait marquer profondément ma vie intellectuelle de philosophe. La lecture attentive et empathique que je viens de terminer maintenant, cinquante ans après, a eu un effet tout autre, quasi opposé. Je vois maintenant beaucoup plus clairement les inquiétudes, les incertitudes, les questions non résolues, l'incomplétude du projet et surtout l'humilité d'un grand théoricien qui incarne certainement la « vocation scientifique » sans être jamais triomphaliste.

---

<sup>67</sup> SS, 213.



## Chapitre 2

### Les voies de la pensée parallèle : de la structure à la structuration

On n'en doute pas, l'œuvre de Greimas est « hautement représentative du structuralisme ». Mille pages ont été publiées sur l'*épistémè structuraliste*, sur ses équivoques épistémologiques, sa philosophie incertaine et souvent légère, son idéologie tranchante, provocatrice, polarisante. Évoquons un instant cette période pendant laquelle fut reçue la pensée de Greimas. Les Éditions du Seuil publient en 1968, en plein « mai 68 », un volume collectif *Qu'est-ce que le structuralisme ?* où sont commentés les structuralismes en linguistique, en poétique, en anthropologie, en psychanalyse, en philosophie. *Sémantique structurale* venait d'être publié en 1966 mais ce livre fondateur n'est pas vraiment intégré dans les considérations d'Oswald Ducrot, responsable de la section sur la linguistique. L'ascétisme structuraliste où la structure linguistique se rapproche de la structure mathématique s'incarne pour Ducrot avant tout dans la glossématique hjelmslevienne. Il semble bien que pour Ducrot la combinatoire sémantique que Greimas propose dans *Sémantique structurale* n'est qu'un épiphénomène du structuralisme linguistique et non pas un geste fondateur. Par contre, François Dosse, dans son *Histoire du structuralisme*<sup>1</sup>, évoque très souvent Greimas tout au long des pages des deux volumes. L'auteur de *Sémantique structurale* est classé par Dosse parmi les « structuralistes

---

<sup>1</sup> Paris, Éditions de la Découverte, tome 1, 1991, tome 2, 1992.

scientistes »<sup>2</sup> et présenté comme le champion d'une pensée formaliste qui « réduit » l'intuition et l'expérience, et comme le défenseur d'une épistémologie dissociée de toute perspective humaniste, une pensée anhistoriciste et intemporelle, pour certains « complètement stérile et mystique »<sup>3</sup>. La « structure profonde, cachée, occulte » exaltée dans le parcours génératif ne peut être considérée qu'avec suspicion, nous avertit Dosse, comme une spéculation purement conceptuelle. Dosse nous rappelle que, du point de vue de la critique politique, « mai 68 » a signifié pour Greimas sa traversée du désert. On se rappelle le slogan révolutionnaire : « Les structures ne descendent pas dans la rue ». Greimas, comme d'ailleurs Lévi-Strauss, en a été une véritable victime.

Pourtant Foucault avait proclamé dans *Les mots et les choses* : « Le structuralisme n'est pas une méthode nouvelle : il est la conscience éveillée et inquiète du savoir moderne ». Il est vrai que la dénomination « structuralisme » fonctionne comme une étiquette sans contours précis. La notion de « structure » également n'est qu'une nébuleuse plurivoque. Si nous nous interrogeons sur « l'avenir de la structure », il convient de préciser d'emblée de quelle notion de structure on discute. Il y a toute une « structurologie »<sup>4</sup> qui organise, classifie et évalue la Structure, cet objet d'amour et de défiance des structuralistes des années 1960-1980. Greimas propose à cette époque une définition anecdotique et passablement minimale : « La structure, c'est finalement la rencontre de la linguistique et de l'anthropologie »<sup>5</sup>. Ce serait lors de cette rencontre, suppose Greimas, que l'axiome saussurien selon lequel « l'élément présuppose le système » a pu générer un concept de structure consistant, porteur de puissantes hypothèses épistémologiques qui, quoique largement déductives, se sont révélées d'une remarquable productivité analytique et descriptive. *Ouvrir* la notion canonique de « structure », celle qui est exaltée par la *doxa* si conséquemment incarnée par Hjelmslev et Lévi-Strauss,

<sup>2</sup> *Idem*, 1, p. 13.

<sup>3</sup> *Idem*, 1, p. 265.

<sup>4</sup> Le terme est inventé par S. Thion, « Structurologie », *Aletheia*, 4, mai 1966, p. 219-227.

<sup>5</sup> Fr. Dosse, *op. cit.*, 1, p. 47.

pourrait nous mener en effet vers un certain « avenir de la structure »<sup>6</sup>.

Dans la première section, je formulerai une saisie épistémologique de la façon dont la sémiotique structurale de Greimas, souvent considérée comme fixiste et « ascétique », conçoit et instrumentalise la notion de « structure ». Je ferai voir ensuite comment la *doxa* structurale a été constamment alimentée mais en même temps menacée par une double *toile de fond*, le double horizon de la phénoménologie et de la morphologie. J'insisterai, dans une troisième section, sur la constatation que le structuralisme genevois saussurien n'est qu'une variante dans la nébuleuse des structuralismes et qu'il convient de revaloriser les conceptions alternatives de « structure », celles du structuralisme pragois et de Jakobson en particulier. Je conclurai en spéculant sur l'« avenir de la structure » par l'exploitation d'un passage prophétique dans *Du sens II*, où Greimas évoque les « voies de la pensée parallèle »<sup>7</sup>, suggestion qui pourrait transformer la *doxa* de la « structure » en une prometteuse épistémologie de la « structuration ».

La fédération des multiples « structures » dans la sémiotique de Greimas

Comment la *doxa* de la « structure » est-elle formulée dans les textes du premier Greimas, de *Sémantique structurale* (1966) au premier *Dictionnaire* de Greimas et Courtés (1979) ? De longues pages sont consacrées dans le *Dictionnaire* à la notion de « Structure »<sup>8</sup>, et cette entrée énumère une longue liste disparate d'emplois qui tous définissent la « structure » par

<sup>6</sup> Si on scrute attentivement les textes fondateurs, même sans un effort exceptionnel de déconstruction, on parviendra à découvrir des « déviations » à l'égard de la notion rigide de « structure », même chez Hjelmslev, pourtant le plus paradigmatique parmi les linguistes structuralistes. Sans entrer dans le détail, je ne fais qu'évoquer *La catégorie des cas* où Hjelmslev introduit l'idée d'une dimension *sublogique* du langage.

<sup>7</sup> A.J. Greimas, « Le savoir et le croire : un seul univers cognitif », dans *Du sens II. Essais sémiotiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, p. 128 ss.

<sup>8</sup> A.J. Greimas et J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979, p. 360-366. À noter que le second tome du *Dictionnaire* ne mentionne plus la notion de « structure ».

rapport au caractère *relationnel* de l'objet sémiotique. Sont suggérées, comme parasynonymes de « structure », les notions d'*articulation*, d'*organisation*, de *dispositif*, de *mécanisme* même : structures actantielles et actorielles, structures aspectuelles et catégorielles, structures modales, structures narratives et discursives, structures polémiques et contractuelles, structure profondes et superficielles, structures sémio-narratives, structures systématiques et morphématiques. Une de ces incarnations de la « structure » est privilégiée au niveau du *Dictionnaire* : la « structure élémentaire de la signification », consacrée « modèle constitutionnel » fondateur de la « syntaxe fondamentale ». La « structure élémentaire de la signification » fonctionne comme la procédure de description de l'objet sémiotique antérieurement à sa manifestation. Que cette structure soit « élémentaire » signifie qu'elle justifie le système des valeurs différentielles avant qu'elles ne soient incarnées dans des propriétés manifestées. On se rappelle évidemment que cette structure élémentaire de la signification est généralement représentée sous forme de l'emblématique *carré sémiotique*. Il est important de noter que cette nébuleuse des emplois de « structure » est une fédération dont la définition unifiée est ramenée par Greimas à l'axiomatique hjelmslevienne qui statue que « la structure est une entité autonome de relations internes, constituées en hiérarchies »<sup>9</sup>. Greimas, dans le *Dictionnaire*, analyse ainsi les trois moments définitionnels de cette notion hjelmslevienne de la structure : primo, la structure est un *réseau relationnel* où la priorité est accordée aux relations contre les éléments ; secundo, ce réseau relationnel est une *hiérarchie*, ce qui signifie que les parties reliées entre elles entretiennent des relations avec le tout ; tertio, la structure est dotée d'une organisation interne, elle est une entité *autonome*, ce qui implique la réduction ou la « mise entre parenthèses » de tout point de vue psychologique et ontologique ou référentiel. Il est important de noter que pour Greimas cette triple détermination hjelmslevienne n'est pas seulement épistémologiquement consistante mais également, surtout même, opératoire.

<sup>9</sup> L. Hjelmslev, cité par Greimas et Courtés, *idem*, p. 361.

Toutefois, le sémioticien structuraliste, surtout motivé par une optimale adéquation descriptive et analytique, ne peut s'évader en toute innocence du grand débat épistémologique concernant le statut de la « structure ». Le *Dictionnaire* formule le *problematon* de la façon suivante : « Les structures sont-elles *immanentes* à l'objet examiné ou sont-elles des constructions résultant de l'activité cognitive du sujet connaissant ? »<sup>10</sup>. Ne spéculons pas philosophiquement à ce propos, nous conseille Greimas, pour ne pas nuire au caractère opératoire du travail du sémioticien. Il est vrai que *Sémantique structurale* esquisse déjà un parcours épistémologique assez détaillé de la « structure ». Greimas pose au commencement la *non-immanence* de la structure, c'est-à-dire un premier moment phénoménologique absolument déterminant : « le monde "prend forme" devant nous et pour nous »<sup>11</sup>, ce qui implique qu'il y a un monde que nous *percevons* avant qu'il soit « formé » comme structure ou comme un ensemble de différences (un ensemble d'au moins deux termes et leur relation). C'est le moment de la naissance du *sens* : « Ce qui constitue la signification, c'est l'*apparition* de la relation entre les termes, en fait la *présence* de la forme structurale »<sup>12</sup>. Cette conception de la structure, d'abord définie en termes de *perception* et de *présence*, est ensuite articulée assez paradoxalement comme une position *immanentiste* : « La *structure* est le mode d'existence de la signification, caractérisé par la *présence* de la relation articulée entre deux sèmes. Les catégories sémiques [...] sont *immanentes* à la langue-objet »<sup>13</sup>. Il est au moins étonnant de constater que, dans cette définition, la *présence* n'est plus prédiquée quand il y a phénoménalité mais marque plutôt le mode d'existence de la structure sémique, position incontestablement *immanentiste*.

Ainsi *Sémantique structurale* étalait déjà la question de l'*immanence* ou de la *non-immanence* de la signification comme l'incontournable *problematon* épistémologique de l'axiomatique structurale. Pourtant, dans un texte moins connu

<sup>10</sup> *Idem*, p. 361.

<sup>11</sup> *SS*, p. 19.

<sup>12</sup> *Ibidem*.

<sup>13</sup> *SS*, p. 28.

de 1969, « La structure sémantique »<sup>14</sup>, Greimas approche le *problematon* d'une tout autre façon : « La question de savoir si la structure sémantique est *immanente* et sous-tendue à l'univers sémantique, ou si elle n'est qu'une construction métalinguistique rendant compte de l'univers donné, peut être considérée comme non pertinente »<sup>15</sup>. C'est qu'il se révèle inadéquat d'opposer la projection ou la construction métalinguistique à l'immanence dans l'objet. L'intuition qui dirige le projet sémiotique consiste à poser que, dans les mots de Greimas, « le sens apparaît nécessairement comme une donnée immédiate et que cela suffit à l'homme pour vivre et agir dans un monde signifiant. La question du statut structural de la signification ne se pose qu'avec le projet de sa description scientifique. Le sémanticien peut assumer l'*hypothèse structurale* en soutenant soit qu'il *existe* une structure sémantique organisant l'univers du sens, soit qu'une telle structure est *postulée* en vue de l'investigation de l'univers sémantique »<sup>16</sup>. Mieux vaut instaurer l'idée d'une éventuelle *dialectisation* entre les deux « perspectives », d'une part l'objet sémiotique comme préexistant et préalablement donné, de l'autre la construction métathéorique.

Le texte de 1969 postule ainsi deux « points de vue » valables : d'une part, le « point de vue » qui concerne les univers restreints et *réalisés* recouvrant le sens global comme il fonctionne selon toutes les dimensions de l'existence humaine significative ; d'autre part, le « point de vue » qui recouvre les univers sémantiques *virtuels* et ouverts, considérés comme des *possibilités* créatives mais non nécessairement réalisées. C'est de cette manière que Greimas reformule dans « La structure sémantique » la conception hjelmslevienne de la « structure » :

<sup>14</sup> Repris dans *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil, 1970, p. 39-48. Le *problematon* de l'immanence a mobilisé une énorme attention parmi les sémioticiens depuis la publication de *Sémantique structurale* et du *Dictionnaire*. Un dossier très riche a été constitué par les *Temas del Seminario* sous le titre *La immanencia en cuestion*, 2014/2015/2016, 32/33/34, avec une riche foison d'articles dont je n'en mentionne que deux parmi beaucoup d'autres très valables : « La immanencia : estrategia del humanismo ? » de Jacques Fontanille, 2015, III, p. 291-331, et « Immanencia de lo sensible » de Luisa Ruiz Moreno, 2015, III, p. 265-290.

<sup>15</sup> *Du sens, op. cit.*, p. 19.

<sup>16</sup> *Idem*, p. 39.



la forme structurale des univers *réalisés* est qualifiée comme la « forme *sémiotique* » de la substance existentielle tandis que la forme structurale des univers *virtuels* est qualifiée comme la « forme *scientifique* » (métalinguistique) de la même substance. Épistémologiquement, il n'est pas permis d'identifier ces deux « formes structurales », et cependant il y a un *passage*, un pont qui permet de passer d'une forme structurale à l'autre par une opération de *transcodage*.

*Sémantique structurale* cultivait déjà avec subtilité l'idée d'un *transcodage* entre ces deux « perspectives » ou « points de vue », entre ces deux « formes structurales » d'une tout autre nature. Ainsi la notion de « structure » a-t-elle un double statut et une double fonction : la forme structurale *sémiotique* dont la substance existentielle est *vécue* dans son « humanité », et la forme structurale *scientifique* ou *métalinguistique* dont la substance existentielle est *postulée* et s'impose plutôt comme une *hypothèse*. En d'autres mots encore : l'objet sémiotique est *vécu* comme « structuré », l'objet scientifique est *postulé* comme « structurant ». Pour préciser la dialectisation des deux « formes structurales », on pourrait homologuer le couple de « structure structurante » et « structure structurée » avec le couple « suprastructure » et « infrastructure », toujours avec cette nuance épistémologique capitale : l'infrastructural est hiérarchiquement soumis au suprastructural. Cette relation se présente comme pyramidale : la base infrastructurale est dense en signification mais seulement inchoativement articulée, et le sommet suprastructural mince en signification mais pleinement articulé. L'épistémologie structuraliste ne peut faire abstraction de la *tension* entre l'infrastructural et le suprastructural, mais elle propose des procédures de *transcodage*. Le modèle d'une syntaxe générative propose en fait cette procédure de *transcodage*.

Ainsi je défendrai une conception de la *semiosis* comme dynamisme incessant, consécutive sérielle jamais définitivement close de *transcodages* entre la « structure structurée » et la « structure structurante », champ de « structuration ». Dans cette vue dynamique, il ne pourrait y avoir de métalangage suprême qui clôt la cascade des *transcodages*. La conception de la *structure* chez Greimas a été souvent réduite à un produit

d'un structuralisme implacablement fixiste. Mon effort consiste précisément à mettre en évidence qu'au contraire Greimas pointe souvent le doigt sur les lacunes et les carences réductionnistes de ce structuralisme fixiste en offrant des suggestions sur la manière d'ouvrir la notion de structure vers son avenir.

Qu'on me permette d'ouvrir une parenthèse d'ordre historique. C'est sans doute la conception de la structure chez Lévi-Strauss plus que celle de Greimas qui témoigne d'un tel réductionnisme. Lévi-Strauss est souvent considéré comme le *Pontifex Maximus* du structuralisme dans les sciences humaines. Greimas, pour justifier sa définition de la structure, cite uniquement Hjelmslev comme source incontestable d'inspiration (notamment pour le concept d'*état linguistique* dans son rapport au fonctionnement de la structure dans l'espace et dans la durée historique, ainsi que pour l'opposition de la structure à l'usage). Si Lévi-Strauss ne mentionne ou ne commente jamais Greimas, le contraire est globalement vrai aussi. Cependant, on peut lire à ce propos « Structure et histoire », article de 1966 repris dans *Du sens*<sup>17</sup>, où Greimas constate que les modèles générés par la méthodologie structuraliste, essentiellement lévi-straussienne, n'ont rien d'antihistoriques et « préparent "probablement" un renouveau des recherches historiques »<sup>18</sup>. C'est justement dans ce texte que Greimas utilise le concept de *transcodage* dans un sens conforme à notre mise en avant heuristique de ce concept : « La durée historique ne serait pas pour autant entièrement abolie, mais *transcodée* dans un nouveau langage descriptif »<sup>19</sup>. Le très célèbre chapitre XV d'*Anthropologie structurale*, intitulé « La notion de structure en ethnologie »<sup>20</sup>, contient un passage où Lévi-Strauss justifie ses analyses structurales des données ethnographiques par un modèle comportant les plus classiques des conditions épistémologiques structuralistes : « Une structure offre un caractère de *système*. Elle consiste en éléments tels qu'une modification quelconque de l'un d'eux entraîne une modification de tous les autres ; Tout modèle

<sup>17</sup> *Op.cit.*, p. 103-115.

<sup>18</sup> *Idem*, p. 113.

<sup>19</sup> *Idem*, p. 106

<sup>20</sup> Paris, Plon, 1958, p. 303-351.

appartient à un groupe de transformations dont chacune correspond à un modèle de même famille, si bien que l'ensemble de ces transformations constitue un groupe de modèles ; Les propriétés indiquées ci-dessus permettent de prévoir de quelle façon réagira le modèle, en cas de modification d'un de ses éléments ; Le modèle doit être construit de telle façon que son fonctionnement puisse rendre compte de tous les faits observés »<sup>21</sup>. La nécessité de la composante transformationnelle du modèle chez Lévi-Strauss et ses considérations sur « les formes de l'activité inconsciente » n'ont jamais pu intéresser directement l'épistémologie greimassienne.

Pour revenir à la conception de la structure chez Greimas, il convient de constater que c'est en insistant sur le va-et-vient dialectique entre la structure structurante et la structure structurée, entre la suprastructure et l'infrastructure que se trouve dynamisé le *principe d'immanence* hjelmslevien. Il est communément admis que le projet sémiotique fait abstraction de toute référence à une réalité externe à statut ontologique, ce qui accentue l'*autonomie* de la forme structurale. Mais en outre la « méthode sémiotique » greimassienne se déploie comme une dynamique dialectisant d'une part le soi-disant « objet sémiotique », le *vécu*, l'infrastructure, et de l'autre l'« objet scientifique », le *conçu*, la suprastructure. Greimas affirme dans le *Dictionnaire* que « le monde est structurable, c'est-à-dire "informé" par l'esprit humain »<sup>22</sup>, adage qu'il faut comprendre, non comme une position psycho-anthropologique, mais bien plutôt comme suggérant une détermination de la « structure » régie par une dialectique tensive entre le vécu et le conçu, tension qui est précisément source générative de signification. Cet accent greimassien sur la *structurabilité* de l'univers de signification, c'est-à-dire sur le dynamisme de la *structuration* abolit le principe d'immanence dans son orthodoxie et sa radicalité hjelmslevienne<sup>23</sup>.

<sup>21</sup> *Idem*, p. 306.

<sup>22</sup> *Dictionnaire, op.cit.*, p. 181.

<sup>23</sup> Je me sens en parfait accord avec le point de vue défendu par Jacques Fontanille, « Immanence et créativité. Du *Cours* de Saussure au *Dictionnaire* de Greimas », *Recherches sémiotiques/Semiotic Inquiry*, 34, 2014, p. 257-279. Je

## Les toiles de fond du structuralisme greimassien

Comment « ouvrir » la notion de structure vers son avenir ? L'avenir de la structure est dans la reconnaissance et la cultivation de ses potentialités. Il nous semble que, à ce propos, deux stratégies devraient s'imposer à l'attention épistémologique. La première stratégie consiste à projeter le structuralisme greimassien contre un double horizon qui inspire et en même temps menace sa méthode et son axiomatique, deux « toiles de fond », la phénoménologie et la morphologie, lesquelles n'ont jamais été complètement assimilées, et souvent même explicitement repoussées. Reconnaissons d'emblée que la phénoménologie et la morphologie ont imprégné fortement l'axiomatique sémiolinguistique. En effet, il convient de reconnaître l'impact de cette double « toile de fond » et d'en distiller des éléments qui « ouvrent » la notion de structure vers son avenir. Une seconde stratégie consisterait à intégrer des éléments théoriques et méthodiques de la riche gamme des structuralismes alternatifs, cette nébuleuse de structuralismes qui excède considérablement le seul structuralisme « genevois », de Saussure à Greimas en passant par Hjeltmslev. Spécifions quelque peu cette double stratégie.

Greimas formule, tout au début de *Sémantique structurale*, le geste fondateur de la sémiotique comme suit : « C'est en connaissance de cause que nous proposons de considérer la *perception* comme le lieu non linguistique où se situe

---

cite : « Le développement et la diversification des recherches sémiotiques nous conduisent donc à ce moment critique, où il faut redéployer l'ensemble de l'architecture sémiotique *sur plusieurs plans d'immanence différents*. Et, de ce fait même, la créativité du principe d'immanence s'en trouve redéployée et multipliée. Le principe d'immanence devient alors une *stratégie d'immanence* qui redéfinit sans cesse son objet, qui l'invente et le remet en question, puis en invente un autre. / Dès lors, la sémiotique en tant que domaine de recherche ne se définit plus par son objet et son périmètre d'immanence, mais *par les contraintes qu'elle impose à sa stratégie d'immanence*. [...] La sémiologie contemporaine se définit également par la manière dont elle appréhende la *sortie de l'immanence* : principalement au moment de la sémiiose, qui doit obéir à un principe de réalité, et qui participe donc d'un autre mode d'existence que ceux du système. Par conséquent, la sémiiose devient le moment critique, pour l'épistémologie sémiotique, le moment où elle doit rendre compte des conditions et des modes d'instauration de ces "réels" et de ces "existants" que sont les sémiotiques-objets » (p. 275-276).

l'appréhension de la signification »<sup>24</sup>. De toute évidence une telle affirmation renvoie à une thèse centrale de la phénoménologie merleau-pontienne. D'ailleurs Merleau-Ponty constate quelque part « que [les] linguistes, sans le savoir, foulent déjà le terrain de la phénoménologie »<sup>25</sup>. On ne peut, il est vrai, minimiser l'impact de la phénoménologie sur la sémiolinguistique. Ainsi la *perception* est considérée comme la source qualitative de différenciation, comme l'origine incontournable de la mise en structure des différences phonologiques, syntaxiques et sémantiques. Mais l'impact de la phénoménologie est plus large et plus profond encore.

On ne peut pas ne pas au moins signaler l'importance du phénoménologue-herméneute Paul Ricœur comme philosophe antagoniste privilégié de Greimas. Leur « combat amoureux » a été extrêmement fructueux, et les multiples études que Ricœur a consacrées à l'épistémologie greimassienne, et plus spécifiquement à la narratologie et au modèle actantiel, témoignent de la fécondité de leur débat. On peut lire avec grand profit l'entretien souvent cité entre Greimas et Ricœur<sup>26</sup>. Dans *La métaphore vive*, Ricœur loue Greimas parce qu'il a su distinguer clairement entre la composition sémique des mots de la structure conceptuelle et ses référents<sup>27</sup>. Le philosophe a saisi excellemment l'importance de la notion d'*isotopie* chez Greimas et la spécificité radicalisée du niveau stratégique de la sémantique structurale à l'égard des stratégies rhétoriques (surtout chez G. Genette et J. Cohen). Reste que Ricœur met plus de confiance dans une épistémologie sémiolinguistique de l'*opération* que dans celle de la *structure* : « la stylistique a beaucoup à attendre de cette discrimination fondée sur la différence des *opérations* »<sup>28</sup>. C'est certain que Ricœur n'adhère pas vraiment au structuralisme greimassien, même s'il y voit une excellente heuristique. Le chapitre « La sémiotique narrative de A.J. Greimas » dans *Temps et récit II. La*

<sup>24</sup> *SS*, p. 8.

<sup>25</sup> M. Merleau-Ponty, *Signes*, Paris, Gallimard, 1960, p. 132-133.

<sup>26</sup> Recueilli dans Frédéric Nef et al. *Structures élémentaires de la signification*, Bruxelles, Complexe, 1976.

<sup>27</sup> P. Ricœur, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975, p. 134.

<sup>28</sup> *Idem*, p. 257.

*configuration dans le récit de fiction*<sup>29</sup>, démontre que Ricoeur a pu profiter entre temps de la lecture du *Maupassant* où il admire l'enrichissement radicalisé du modèle actantiel qu'il analyse extensivement et en profondeur<sup>30</sup>. L'attention de Ricoeur se fixe surtout sur la résistance de la temporalité narrative à la simple chronologie, et il s'inquiète principalement de l'homologation des différentes étapes du parcours génératif (le soi-disant « modèle constitutionnel ») jusqu'à la surface des manifestations<sup>31</sup>. Ricoeur prend très au sérieux l'analyse narratologique et actantielle dans le *Maupassant* qu'il juge bien positive : « Reconnaître ce caractère mixte [conceptuel et "pratique"] du modèle de Greimas, ce n'est pas du tout le réfuter : c'est au contraire porter au jour les *conditions de son intelligibilité* »<sup>32</sup>.

Je voudrais à présent commenter quelques propositions du philosophe-linguiste Hendrik Pos, pour ne pas toujours revenir à Merleau-Ponty<sup>33</sup>, lequel du reste a exprimé son appréciation pour Hendrik Pos dans sa conférence célèbre de 1951, « Sur la phénoménologie du langage »<sup>34</sup>. Merleau-Ponty, évoquant un article de Pos de 1939 intitulé « Phénoménologie et linguistique »<sup>35</sup>, affirme que la philosophie linguistique de Pos est en parfaite concordance avec les efforts du dernier Husserl

<sup>29</sup> Paris, Seuil 1984, p. 71-91.

<sup>30</sup> « Quoi qu'il en soit du caractère laborieux de son établissement, le modèle se recommande par sa simplicité et son élégance », *idem*, p. 73

<sup>31</sup> *Idem*, p. 76-77

<sup>32</sup> *Idem*, p. 91.

<sup>33</sup> Merleau-Ponty a eu une influence considérable sur la « sémiotique subjectale » de Jean-Claude Coquet, *Phusis et Logos. Une phénoménologie du langage*, Paris, Presses universitaires de Vincennes, 2007. Coquet a souvent mis en chiasme les conceptions du langage et de la *semiosis* chez Maurice Merleau-Ponty et Emile Benveniste. Ce n'est pas le lieu de poursuivre ce rapprochement et cette filiation — on renvoie à ce sujet à un article intéressant d'Ahmed Kharbouch, « De Greimas à Jean-Claude Coquet. Le discours et son sujet », *Actes sémiotiques*, 120, 2017 [en ligne], ainsi qu'à une belle étude que Jean-Claude Coquet consacre à Benveniste et Merleau-Ponty, « À propos de l'écriture dans la phénoménologie du langage : Benveniste, Merleau-Ponty et quelques autres » dans I. Fenoglio, J.-C. Coquet, J. Kristeva, Ch. Malamoud et P. Guignard, *Autour d'Émile Benveniste*, Paris, Seuil, 2016, p. 59-96.

<sup>34</sup> Reprise dans *Signes*, *op. cit.*, p. 105-122.

<sup>35</sup> *Revue internationale de philosophie*, 1939, 1, p. 354-365 (repris dans Hendrik Pos, *Écrits sur le langage* [présenté par Patrick Flack], Genève/Lausanne, Sdvis Press, 2013, p. 193-206).

quand il argumente contre la « conception eidétique de tout langage possible », donc contre l'objectivation « devant une conscience constituante universelle et intemporelle » et en faveur d'un « retour au sujet parlant, à mon contact avec la langue que je parle [...] ; du point de vue phénoménologique, c'est-à-dire pour le sujet parlant qui use de sa langue comme d'un moyen de communication avec une communauté vivante, la langue retrouve son unité »<sup>36</sup>. Merleau-Ponty reconnaît par conséquent chez le dernier Husserl et également chez Hendrik Pos une puissante critique du positivisme dans les sciences humaines, de la linguistique en particulier, et la défense d'une conception *pragmatique* du langage organisée autour du *sujet parlant* et de sa rationalité, de son intersubjectivité, de ses temporalités... Nul doute que Merleau-Ponty fait de Hendrik Pos son allié dans le combat pour une approche phénoménologique (post-husserlienne) du langage, contre tout scientisme dont pourrait être également accusé un certain structuralisme immanentiste. Merleau-Ponty remarque encore à ce sujet que Pos, dans ses considérations épistémologiques, propose d'accéder à la « langue vivante et présente dans une communauté linguistique qui s'en sert non seulement pour conserver, mais encore pour fonder, pour viser et définir un avenir »<sup>37</sup> ; « le langage n'est pas un soi-disant système d'éléments qui s'additionneraient peu à peu, *elle est comme un organe* dont tous les tissus concourent au fonctionnement unique »<sup>38</sup>. Notons que Merleau-Ponty attribue cet accent bio-morphologique à la pensée du langage chez Pos. Le lecteur d'*Ideen I* de Husserl va d'ailleurs également rencontrer chez Pos la notion de *Lebenswelt* et d'un *Logos* « élargi » qui anime le langage — Husserl évoque également dans ce contexte le « Logos du monde esthétique ».

Or Hendrik Pos a été une puissante source d'inspiration pour toute sémiolinguistique ouverte à la réflexion philosophique. Pos, le philosophe-linguiste hollandais très apprécié par Merleau-Ponty, a thématiqué avec originalité, déjà à partir des années trente, le rapport du structuralisme à la phénoméno-

<sup>36</sup> *Signes, op. cit.*, p. 106-107.

<sup>37</sup> *Signes, op. cit.*, p. 131

<sup>38</sup> *Ibidem.*

logie<sup>39</sup>, et son importance consiste certes avant tout dans sa sévère critique épistémologique du positivisme (entre autres, du behaviorisme), mais également dans sa mise en question d'une formalisation désincarnée dans les sciences sociales ou d'une modélisation fantasmatique en linguistique. Toutefois, le noyau théorématique de la phénoménologie de Pos consiste à positionner ce qu'il appelle un « *a priori matériel* » à la connaissance acquise dans les sciences humaines, et de considérer cet *a priori* comme le fondement et la justification de toute construction scientifique — en effet, cet « *a priori matériel* » suscite un savoir enveloppé dans la conscience préscientifique des sujets humains. Husserl, le véritable maître à penser de Pos, avait démontré que ce fondement justificateur s'incruste dans une subjectivité originaire, la « conscience naturelle ». De la « conscience naturelle », l'ultime réalité concrète, on n'a que des intuitions vécues et originaires. Pos soutient que la « conscience naturelle » est « parlante », et cette « parole » de la « conscience naturelle », en parfaite intimité avec le réel environnant et avec les humains, *nomme* le monde et *communie* dans l'être-ensemble des sujets parlants. Cette parole originaire est générée sans aucun contrôle cognitif et fonctionne infailliblement, sans se transformer en langage observationnel ou descriptif. Jamais elle ne se réduit à un « point de vue », celui d'un observateur extérieur. Pos, en bon phénoménologue, analyse comment la « conscience naturelle » accède sans médiation à une parole qui n'est jamais vécue comme arbitraire, jamais prise dans une chronologie de successions et de changements, et causant ni une atomisation ni une synthèse surplombante des phénomènes. L'épistémologie que Hendrik Pos propose est radicale : il faut se méfier de tout objectivisme de la science et il faut implanter tout fonctionnement sémiolinguistique dans la conscience originaire du sujet parlant. Cette conscience originaire génère des « structures » que la phénoménologie structurale devrait reconstruire et interpréter. On pourrait dire avec Pos que le sujet parlant est en fait un « créateur de structures ». Le sujet parlant — « conscience originaire », « inconscient rationnel » ou « pensée inconsciente » — est, toujours dans les termes de

<sup>39</sup> H. Pos, « Phénoménologie et structuralisme » (*art.cit.* voir la note 35).



Pos, une *subjectivité structurante*. On sait que Pos s'est surtout intéressé à la phonologie structurale de type Troubetzkoy, mais on découvre vite que sa phénoménologie linguistique dépasse de loin le domaine phonologique. La phonologie structurale comme science du système des sons de la parole, de ses relations systématiques et intimes d'oppositions, s'étend chez lui jusqu'à une sémantique qui n'est pleinement structurale que libérée de tout nominalisme et de tout référentialisme.

Nul doute que le structuralisme sémiolinguistique reprend certaines intuitions phénoménologiques de Pos sans accepter pour autant ses dérives anthropo-métaphysiques, sans intégrer par exemple une affirmation passablement spéculative, chère à Pos, selon laquelle la structuration linguistique serait dirigée par une *finalité* qui dépasse la volonté des individus et le destin assumé des communautés empiriques<sup>40</sup>. Il est sans doute difficile d'assimiler dans la théorie sémiolinguistique l'ensemble des propositions de Pos. Constatons quand même que l'orientation antinominaliste et antinaturaliste de Pos marque à fond l'axiomatique structurale. En outre, un thème central de la phénoménologie de Pos est certainement à l'œuvre en sémiolinguistique structurale : la signification implique un *a priori matériel* plus englobant que la simple différence *perceptive*, thèse soutenue dans *Sémantique structurale*. C'est bien plutôt le *phénomène* dans sa qualité de *présence* qui fonctionne comme *a priori* matériel, position que certaines sémiotiques actuelles, celle des formes de vie entre autres, ont pleinement assumée. De *La phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty aux *Idées* de Husserl<sup>41</sup> en passant par les *Écrits sur le langage* de Hendrik Pos, telle est la toile de fond phénoméno-

<sup>40</sup> *Op.cit.*, p. 188 et p. 192.

<sup>41</sup> Greimas mentionne Husserl avec respect dans « L'énonciation (une posture épistémologique) », *Significação*, 1, 1974, 9-25. Husserl enseigne comment mettre entre parenthèses le sujet de l'énonciation par sa stratégie épistémologique, appelée « réduction phénoménologique », « l'opération qui nous a permis de respirer, [...] de poser le monde comme objet, le monde des phénomènes inconnaisables. La théorie des sèmes des relations se pose sur des implications philosophiques de ce genre-là » (p. 25). Ce que Greimas retient de Husserl n'est pas tant sa phénoménologie de la présence que son épistémologie de la constitution de l'objet de connaissance, ce qui bloque évidemment toute interprétation non textuelle de l'énonciation comme source originelle non sémiotisable.

logique qui inspire, suggère et amende la sémiolinguistique structurale, sans pourtant être globalement intégrée. Cette toile de fond fonctionne comme un *horizon de problématisation* tout au long du parcours sémiolinguistique et c'est ainsi qu'elle ouvre la notion de structure vers son avenir.

Ce qui est vrai de la *phénoménologie* l'est également de la *morphologie* qui a exercé ce même rôle d'une *problématisation* fondamentale du projet structuraliste. Toute une tradition morphologique inaugurée par Goethe a inspiré à fond une certaine sémiotique, celle de René Thom et de Jean Petitot<sup>42</sup>. La « structure » y est incrustée dans la morphogénétique d'une « force formatrice » (*bildende Kraft*), « un principe dynamique interne producteur de transformations ». L'*organique* rend ainsi objectif une structure morphogénétiquement générée. La *semiosis*, nous enseignent les tenants de la pensée morphogénétique, est caractérisée par une genèse dynamique, par l'autorégulation et en même temps par une stabilisation structurale.

Rappelons dans ce contexte l'épistémologie linguistique de Cassirer dans son dernier texte notoire de 1945, « Structuralism in Modern Linguistics », où le philosophe présente, de son point de vue morphologique, sa conception de la notion de « structure »<sup>43</sup> en commentant en premier lieu la linguistique de Jakobson et de Troubetzkoy<sup>44</sup>. Cassirer récupère la

<sup>42</sup> Voir Jean Petitot, *Morphologie et esthétique*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2004, surtout p. 15-18, ainsi que le chapitre intitulé « La généalogie morphologique du structuralisme », p. 69-74. On peut y consulter un brillant panorama de la « scène sémiotique » déployée autour de Greimas dès 1967, avec toutes les influences et intersections possibles de la sémiolinguistique greimassienne avec le contexte scientifique (mathématiques, sciences naturelles et humaines) de l'époque. Petitot esquisse très pertinemment l'impact de la *morphologie*, à partir de Goethe et en passant par Lessing, et ensuite par René Thom, sur la pensée greimassienne (voir « Mémoires et parcours sémiotiques du côté de Greimas », *Actes sémiotiques* [en ligne], 2017, p. 120).

<sup>43</sup> E. Cassirer, « Structuralism in Modern Linguistics », *Word*, Vol. I, 1945, 2, p. 97-120.

<sup>44</sup> On dit souvent que Cassirer a été mis au courant des travaux de Jakobson à travers ceux de Lévi-Strauss qui contiennent de fervents éloges. Muriel Van Vliet développe ce thème dans sa monographie instructive *La forme selon Ernst Cassirer. De la morphologie au structuralisme*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013. Elle a étudié la correspondance dense entre Jakobson et Cassirer entre 1941 et 1944 (p. 309-310). Il est toutefois évident que la pensée

*morphologie* goethéenne et incorpore la notion d'*energeia* de Humboldt mais sans prôner pour autant un biologisme généralisé. Le langage, comme toute autre sphère de signification ou comme n'importe quel univers symbolique, n'est pas vu par Cassirer comme un organisme biologique, mais plutôt comme *organique* au sens structural. Cassirer défend une morphologie de l'*organique* qui pourrait servir de concept central épistémologiquement fondé du structuralisme moderne. Ce structuralisme ne devrait pas se projeter dans un humanisme moralisant mais bien plutôt s'incarner dans une anthropologie des formes symboliques ayant pour unique enjeu de déboucher sur la vie, l'événement et l'individu<sup>45</sup>. La finalité de la sémiolinguistique n'est pas de rendre compte de structures intemporelles mais de développer avant tout « une méthode selon laquelle les parties n'ont de sens que par rapport au tout dans lequel elles s'insèrent, en tenant compte de "structures" (ou ensembles, *Zusammenhänge*) auxquelles on peut accorder une certaine permanence malgré les modifications historiques »<sup>46</sup>. La vie, le sujet, l'événement ne sont pas des substances fixes. Le sujet est pluriel, toujours en devenir de lui-même, tout comme la réalité environnante.

Il est vrai que le moteur qui marque en profondeur la pensée de Cassirer est celui d'une dialectique de la structure et de la vie : « la vie suit une dialectique plurielle vers toujours plus de complexité », énonce Cassirer, « sans jamais une fermeture de ce processus indéfiniment créatif »<sup>47</sup>. En un mot, la structure est vivante ; elle rend compte de l'événementialité, de la spontanéité et de la créativité de la *semiosis*. La *forme* renvoie toujours à d'autres formes selon un processus de transformations infinies. Cassirer présume que la linguistique structurale est une vraie « science humaine » dès que son discours se déploie comme une « syntagmatique rationnelle » qui, en tout

---

de Cassirer est plus explicitement présente dans les travaux de Lévi-Strauss, surtout dans ses analyses de mythes (*La pensée sauvage* et *Mythologiques*).

<sup>45</sup> Plus épistémologiquement orientée que celle de Muriel Van Vliet est l'étude de Jean Lassègue, *Cassirer. Du transcendantal au sémiotique*, Paris, Vrin, 2016 où le terme de « sémiotique » ne concerne certainement pas la sémiotique greimassienne, mais plus généralement la « science des signes ».

<sup>46</sup> E. Cassirer, *op. cit.*, p. 178 et p. 220.

<sup>47</sup> *Idem*, p. 345.

cas, exclut toute tentation positiviste et naturaliste. Le syntagme de « syntagmatique rationnelle » revient d'ailleurs chez Greimas, là où il détermine le savoir sémiotique. J'y reviendrai dans la conclusion de ce chapitre. Plus en général, Cassirer a la profonde conviction qu'il convient d'insérer le structuralisme, saussurien ou jakobsonien, dans la longue histoire de la philosophie de la culture, de la philosophie du langage et de l'épistémologie des sciences humaines, par le biais d'une compréhension *holistique* et *organique* de la civilisation, de l'histoire et de l'homme. Cassirer introduit des théorèmes qui pourraient être décisifs pour la sémiotique à venir, ceux de *pregnance symbolique* et de *style structural*, deux perspectives qui suggèrent une ouverture de la « structure » vers son devenir, vers l'idée de la « structure structurante ».

On n'en doute pas, la sémiotique structurale de Greimas s'insère dans la riche histoire des sciences humaines contemporaines. La modélisation si consistante, si cohérente qu'elle propose, est perméable aux deux toiles de fond qui la problématisent : d'une part, on constate dans l'épistémologie sémiotique une fascination pour *l'a priori matériel*, dans les termes de Hendrik Pos : toute signifiante « vit » l'expérience de sa *subjectivité* qui est toujours en même temps l'expérience de sa co-subjectivité et de sa communautarité. Ce que Husserl et Pos appellent « conscience naturelle » est plutôt identifié par Greimas et Lévi-Strauss comme « esprit humain ». L'autre toile de fond — la morphologie d'origine goethéenne et humboldtienne se cristallisant chez Cassirer — hypostasie *l'energeia* d'une raisonnabilité « en vie », organique et perpétuellement symbolisante, en d'autres mots un « esprit » qui fonctionne comme une dynamique de *structuration transpositive*. On ne peut que constater que ces deux toiles de fond, si influentes, inspirent et menacent en même temps, de sorte qu'elles sont systématiquement refoulées par la *doxa* structuraliste.

#### La nébuleuse des structuralismes

Une seconde stratégie qui nous mène vers une reformulation de la notion de « structure » consiste dans la revalorisation de la nébuleuse des multiples structuralismes. On est habitués à

envisager l'histoire du structuralisme comme une évolution linéaire partant de Saussure et progressant vers Greimas et Lévi-Strauss en passant bien sûr par Hjelmslev. C'est supposer que la démarche structuraliste dans son ensemble serait enracinée dans la pensée linguistique de Ferdinand de Saussure. Il convient de détronner ce modèle historiographique, uniquement axé sur le structuralisme « franco-parisien »<sup>48</sup>, de Saussure à Greimas, Barthes, Lévi-Strauss, Lacan, Foucault même, c'est-à-dire la généalogie saussurienne du structuralisme dans le contexte intellectuel parisien des années soixante et soixante-dix. Il faut admettre que dans la longue histoire du structuralisme la variante franco-parisienne n'est qu'une branche, certes dominante, parmi d'autres, et il convient alors de revaloriser d'autres modèles historiographiques nous permettant de comprendre d'une façon comparative différentes déterminations de la notion de « structure »<sup>49</sup>. Même si le structuralisme franco-parisien s'est imposé comme un puissant mouvement épistémologique et idéologique, on se doit de constater des divergences et des nuances entre les multiples structuralismes, précisément concernant la détermination du concept pivot de « structure ».

C'est Jakobson qui a inventé l'étiquette de « structuralisme »<sup>50</sup>. Il caractérisait par là une nouvelle science linguistique appelée à résister à l'engluement dans le positivisme, le naturalisme, le substantialisme et l'atomisme. Jakobson était d'emblée conscient du fait que le structuralisme de Prague et celui de Genève, plus tard celui de Copenhague, ouvraient des

<sup>48</sup> Patrick Sériot, *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999 (en seconde édition, Limoges, Lambert-Lucas, 2012) insiste avec force sur cette nécessité de reconnaître que le « structuralisme parisien » (1960-1980) doit être « décentré » (voir p. 13-23). Sériot prêche le retour à une histoire plus complexe et plus englobante de structuralisme dont l'origine devrait d'ailleurs être placée plutôt en Europe de l'Est, avec le formalisme russe et la sémio-linguistique de l'École de Prague.

<sup>49</sup> Effort effectué par Patrick Flack, « Roman Jakobson and the Transition of German Thought to the Structuralist Paradigm », *Acta Structuralica*, 2015, 1, p. 1-13.

<sup>50</sup> Voir mon article « La semiotica strutturale dopo Jakobson », dans P. Montani et M. Prampolini (dir.), *Roman Jakobson*, Roma, Editori Riuniti, 1996, p. 317-342.

cheminements bien différents, difficiles à synthétiser<sup>51</sup>. Ce n'est pas que le structuralisme pragois a été épistémologiquement plus consistant ou empiriquement plus fécond que le structuralisme saussurien, mais il faut voir que la notion de « structure » y est comprise dans un sens totalement différent. La « structure » n'y est pas prônée comme « systématiquement différentiel et catégoriel » mais comme une *totalité*, ce qui donne à l'architecture de la linguistique pragoise une coloration épistémologique tout différente<sup>52</sup>. Pour comprendre cette double conception de la *structure*, la genevoise et la pragoise, on peut recourir à l'opposition des deux épistémès paradigmatiques qui marquent l'histoire de la philosophie moderne. D'une part, la structure *comme totalité*, c'est Hegel, la synthèse dialectique du Romantisme avec sa métaphore du Tout *organique* ; d'autre part, la structure *comme système*, c'est Kant, le rationalisme des Lumières avec son épistémologie analytique, transcendantale et catégorielle. Ce n'est pas que Jakobson et Troubetzkoy soient d'authentiques *Naturphilosophen* ni des néoplatoniciens, mais ils cultivent l'idée de la nature humaine parlante et de la communauté discursive comme étant aspirée par une *totalité* transcendante. Il faut évidemment formuler ce genre de généralisation avec précaution et prudence. Notons quand même que le structuralisme saussurien refoule la conception pragoise de la structure comme étant trop continuiste, trop holistique, trop essentialiste. On ne peut nier que la conception saussurienne de la *semiosis* implique une notion de « structure » comme système relationnel de différences, de valeurs, de catégories. L'axiomatique saussurienne et toute la science structurale qui en est tributaire, ne se transforment en procédure de découverte qu'à partir du moment où elles appliquent la méthode ascétique du « point de vue qui crée l'objet ». Selon l'ascétisme perspectival et catégoriel du structuralisme de Genève et de Copenhague, la *totalité* ou la *Gestalt* paraît comme un véritable obstacle à l'imposition de la *forme structurale*.

Certaines stratégies méthodiques des linguistes de Prague sont cependant valables, comme le dépassement du mécani-

<sup>51</sup> P. Sériot, *op.cit.*, p. 290-294.

<sup>52</sup> *Idem*, p. 294.

cisme positiviste, la critique du hasard aveugle dans la diachronie des phénomènes langagiers, l'opposition radicale au naturalisme de l'ancienne linguistique néogrammairienne et surtout la résistance à la tendance dichotomisante, en premier lieu aux dichotomies de langue / parole et de synchronie / diachronie. Remarquons que le structuralisme pragois, plus que le structuralisme genevois, assimile facilement l'option morphologique, défendue avec ferveur dans la philosophie de Cassirer. Dans le cadre de la sémiolinguistique postsaussurienne, greimassienne par exemple, l'empirie des phénomènes est toujours trop complexe, trop plurivoque, pour la faire entrer dans le modèle — ainsi le son marqué par le timbre unique d'une voix, le discours dans sa variabilité inépuisable... Par contre, Jakobson en sémantique et en poétique, tout comme Troubetzkoy en phonétique, poursuit inlassablement une *quête* continuiste sans trop se soucier des *coupures* dichotomisantes ou des *réductions épistémologiques* comme celles à l'œuvre dans la modélisation formalisante, hjelmslevienne par exemple. Les Pragois sont fascinés plutôt par la complétude et la concrétude de l'objet réel, par l'harmonie de l'univers dynamique perçu par les sujets comme une totalité dans et à travers les réalisations de la communication et du vivre-en-communauté. Le réel, pour les Pragois, est un Tout organisé, et la conception pragoise de l'objet sémiotique implique un regard totalisateur sur la *semiosis*. Il faut ajouter encore un autre élément constitutif de l'axiomatique pragoise : pour les Pragois, la subjectivité parlante est « le sentiment d'un *lien* interne, organique, entre les éléments à répartir. [...] Le système ne reste jamais suspendu en l'air. [...] Le sujet est prédisposé intérieurement à une conception totalisante du monde »<sup>53</sup>, telle est la philosophie de Jakobson, comme il l'exprime dans sa nécrologie de Troubetzkoy, en 1939. On a pu dire en effet que le structuralisme de Jakobson et Troubetzkoy est une « pensée du *lien* », une « méthode du *liage* »<sup>54</sup> : l'ordre des choses du monde se découvre à ceux qui sont à la recherche de parallélismes, de symétries, de ressemblances, de *Zusammenhänge*, toute cette recherche étant en effet une quête *anthropo-ontologique* sans

<sup>53</sup> R. Jakobson, *Essais de linguistique générale II*, Paris, Minuit, 1973, p. 298.

<sup>54</sup> P. Sériot, *op.cit.*, p. 282.

fin. Il y a chez les Pragoïses d'une part la reconnaissance de la concrétude de la *semiosis* mais en même temps une recherche obstinée de « structures essentielles ». La litane de preuves accumulées, la taxinomie de « types » ne mènera jamais à une synthèse globale et homogène des faits empiriques. La méthode du *liage* aspire à la découverte des *essences* cachées derrière la multitude des phénomènes, et c'est ainsi que l'on a souvent qualifié le projet pragoïse comme une quête à coloration platonisante. Prague construit l'ontologie holistique des *types* à partir de la concrétude des phénomènes, en opposition avec Genève et Copenhague dont l'ambition est la construction catégorielle de *schémas*. Jakobson et Hjelmslev, Hegel *versus* Kant, deux structuralismes qui sont passablement irréconciliables : les Pragoïses cultivent un *réalisme idéalisant* à l'égard de l'objet sémiotique, les Genevoïses, de l'axiomatique saussurienne par Hjelmslev à la sémiotique greimassienne, un *nominalisme schématisant*. Deux conceptions également de l'immanence : pour Jakobson et Troubetzkoy, la structure est immanente à l'ordre des choses, pour Saussure, à tout le moins pour le Saussure « canonisé », la structure est immanente à l'objet construit en système de valeurs, immanente par conséquent au *point de vue* d'un modèle métalinguistique. On a affaire, à première vue, à deux conceptions de la « structure » qui attestent plus d'antagonisme que de solidarité. Et pourtant la reconnaissance de la spécificité des orientations structuralistes si divergentes est un moyen stratégique — la seconde stratégie d'« ouverture » — qui pourrait mener à une reformulation de la notion canonique de « structure ».

J'ajoute une réflexion concernant la notion de « structure » comme elle fonctionne dans l'*esthétique structurale*<sup>55</sup>. Si j'invoque à nouveau Jakobson, c'est que ce linguiste-philosophe-poéticien considère la dimension esthétique du langage comme essentielle à sa nature et à son fonctionnement. Ce n'est

<sup>55</sup> L'« esthétique structurale » ou la « poétique structurale » s'applique essentiellement à la littérature. Pour un excellent panorama, peut-être un peu daté, voir Jonathan Culler, *Structuralist Poetics. Structuralism, Linguistics and the Study of Literature*, London, Routledge and Kegan Paul, 1975, chapitre 3 : « Jakobson's Poetic Analyses », p. 55-74.



pas l'étude célèbre « Linguistique et poétique »<sup>56</sup> qui retiendra ici mon attention. Les analyses jakobsoniennes de Pouchkine, de Maïakovski, de Hölderlin, de Pasternak, de Rousseau et de Baudelaire, tout comme celles de Klee et de Malevitch, témoignent d'une extrême sensibilité poético-esthétique. « Les amoureux fervents et les savants austères », ce vers des *Chats* de Baudelaire dont Jakobson a délicatement commenté l'antithèse, est cité par Tzvetan Todorov dans son « Avant-propos » de *Russie folie poésie* pour qualifier la personnalité de Jakobson<sup>57</sup>. Il caractérise parfaitement Jakobson, savant et en même temps esthète.

L'esthétique structurale, quasi inexistante dans le cadre de la sémiolinguistique postsaussurienne, est prépondérante dans l'histoire intellectuelle des années vingt et trente du *Cercle linguistique de Prague*, avec ses poètes, ses écrivains et ses esthéticiens, qui étaient d'ailleurs informés tout aussi bien de la phénoménologie de Husserl que de la philologie historique et de la linguistique néogrammaire. En effet, le structuralisme pragois semble avoir assimilé l'histoire de la philosophie allemande et des sciences humaines, comme le néo-humboldtisme et certainement l'idéalisme de Hegel et la *Naturphilosophie* de Schelling. J'ai pu désigner la phénoménologie et la morphologie comme les toiles de fond du structuralisme greimassien, mais il est évident que Husserl, Goethe, Humboldt, Cassirer fonctionnent également comme les sources intellectuelles de l'esthétique structurale de Prague, de Jakobson en particulier, d'ailleurs avec un impact beaucoup plus puissant que dans le structuralisme postsaussurien.

La notion de « structure » comme elle fonctionne en *esthétique structurale* nous intéresse particulièrement et je me permets d'évoquer la façon dont le Pragois le plus sagace dans

<sup>56</sup> Repris dans *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963 (le texte date de 1960), p. 209-248.

<sup>57</sup> Tzvetan Todorov s'est beaucoup intéressé à la poético-esthétique de Jakobson. Il a regroupé et édité les textes les plus importants au sein de deux recueils : Roman Jakobson, *Russie folie poésie*, Paris, Seuil, 1986, et *Huit questions de poétique*, Paris, Seuil, 1977. Voir également *Questions de poétique*, Paris, Seuil, 1973.

ce domaine, Jan Mukarovsky, étale ce *problematon*<sup>58</sup>. Chez Mukarovsky, la « structure » n'est pas définie comme système de différences ou d'oppositions, bien qu'il connaisse et cite le *Cours de linguistique générale*. Dans sa conception, un ensemble est plus que la somme des parties, le tout a des propriétés qualitatives qui dépassent celles des composantes. Plus particulièrement, quand il s'agit d'une œuvre d'art, la signification structurale est individuelle, personnelle, idiosyncratique, non pas universelle ni éternelle<sup>59</sup>. Par conséquent, la « structure » est une *totalité* soumise à une temporalité qui crée et détruit, à une dialectique de la tradition et de la nouveauté. Une forme structurale n'organise pas seulement l'œuvre dans sa

<sup>58</sup> La plupart des essais d'esthétique structurale de Jan Mukarovsky ont été traduits du tchèque en anglais, dans deux recueils : *Aesthetic Function, Norm and Value*, Ann Arbor, University of Michigan, 1979 ; et, plus important pour notre perspective, *Structure, Sign, and Function. Selected Essays by Jan Mukarovsky* (traduit et édité par John Burbank et Peter Steiner), New Haven/London, Yale University Press, 1978. Deux textes ont été traduits en français : « L'art comme fait sémiologique » et « La dénomination poétique et la fonction esthétique de la langue », dans *Poétique*, 3, 1970, p. 386-398. La meilleure présentation de l'esthétique structurale de Mukarovsky est celle de Jiri Veltrusky, « Jan Mukarovsky's Structural Poetics and Esthetics », *Poetics Today*, Vol. 2:1b (1980-81), p. 117-157 ; pour la notion de structure chez Mukarovsky, voir surtout p. 121-125 et p. 131-134. Il est intéressant de noter que Mukarovsky avait bien assimilé les linguistiques et les philosophies d'Eduard Sievers, Antoine Meillet, Maurice Grammont, Karl Vossler, Leo Spitzer et qu'il était grand lecteur de Paul Valéry. Il s'oppose, comme d'autres membres du *Cercle linguistique de Prague* (Jakobson, Bogatyrev), à la dichotomisation radicale de *langue* et *parole*, mais également à une introduction globale des thèses du formalisme russe.

<sup>59</sup> Veltrusky remarque que le concept de « structure » est en premier lieu applicable à une œuvre individuelle et spécifique. Dans ce cas, la « structure » peut être prédiquée sur l'organisation matérielle de l'artefact ; elle peut être projetée « objectivement » dans l'œuvre, mais elle peut également être attribuée à l'« objet esthétique » qui est dans la conscience du sujet qui perçoit. Cet « objet esthétique » est un réseau de relations « mobiles » en équilibre dynamique. En plus de cette double définition de « structure » de l'œuvre individuelle, il faut encore discerner la « structure » comme elle se présente dans la conscience *collective* sous la forme de la tradition vivante (pour la discussion de cette triple conception de « structure », voir Veltrusky, *art.cit.*, p. 122-123). On doit noter qu'en introduisant la *tradition* dans l'épistémologie de la notion de « structure » Mukarovsky « dépsychologise » cette notion pour la « socialiser » davantage. N'oublions pas que Mukarovsky adhère à l'idéologie marxiste et que son esthétique structurale n'en est pas totalement indépendante.

particularité mais elle marque également, « structurellement », la chaîne diachronique des créations d'un artiste. L'interaction entre les arts aussi, entre la musique et la poésie, est soumise à une dynamique de *structuration* qui se stabilise toujours et nécessairement dans un certain équilibre fluctuant. C'est dire que la « structure » d'une œuvre d'art apparaît comme un événement, comme une dialectique de mobilité et de stabilité. La « structure » n'est pas seulement cette *totalité-événement*, elle est également et d'essence un dynamisme, un regroupement constant, un équilibre interne de polarités dialectiques, elle est un champ de forces. Mukarovsky fait souvent référence à Goethe pour illustrer le caractère organique, dynamique et tensif de la totalité structurale. Dire qu'une forme structurale est holistique — la structure comme totalité — n'est pas suffisamment spécifique puisqu'il faut en plus stipuler que la forme structurale est *tensive*, qu'elle est une configuration de forces. En effet, Mukarovsky caractérise la forme structurale comme une configuration, une totalité tensile qui a une *Gestaltqualität* pleinement sensorielle et perceptive. Il distingue entre « structure » et « *Gestalt* » qui est une catégorie plus englobante. Un critère au moins les distingue : la « structure » est « ouverte » et on peut la considérer comme un « fait social » logé dans la conscience collective ; le « *Gestalt* » est un Tout fermé, une configuration fonctionnant comme un *organisme* — c'est en fait une notion d'origine « biologique ».

La distinction entre *structure* et *Gestalt* n'est pas toujours évidente bien qu'elle soit défendue dans tous les textes de Mukarovsky. Elle tend à perdre sa radicalité dans la typologie classique en trois types de « structures » : la *structure* matérielle (objective) de l'artéfact, la *structure* intériorisée (subjective) dans la conscience individuelle et la *structure* conçue collectivement et traditionnellement. Je retiens le deuxième type (la structure intériorisée par l'individu) comme la catégorie centrale de cette typologie. Notons qu'il y a une hiérarchie entre ces trois types de « structures », hiérarchie que Mukarovsky discute avec précision dans « L'art comme fait sémiologique »<sup>60</sup>. Il est vrai que la « structuralité » culmine

<sup>60</sup> *Art.cit.* (cf. note 58).

dans toute sa pureté dans l'œuvre d'art et l'expérience qu'on en a. De là l'importance de l'esthétique structurale et la qualification du fait sémiologique à partir d'une théorie de l'art (l'œuvre d'art est en même temps *signe*, *structure* et *valeur*). La « structure » fondamentale de l'œuvre d'art est « dans la conscience collective », soit le troisième type de structure. La philosophie sous-jacente de Mukarovsky dépsychologise et communautarise la « structure » : « Il est de plus en plus clair que la charpente de la conscience individuelle est donnée, jusque dans les couches les plus intimes, par des contenus *appartenant à la conscience collective*. [...] L'œuvre d'art ne saurait être identifiée, comme l'a voulu l'esthétique psychologique, avec l'état d'âme de son auteur ni avec aucun d'état d'âme qu'il provoque chez les sujets percevants : il est clair que chaque état de conscience subjectif a quelque chose d'individuel et de momentané qui le rend insaisissable et incommunicable dans son ensemble, tandis que l'œuvre d'art est destinée à servir d'intermédiaire entre son auteur et la collectivité. Reste encore la "chose" représentant l'œuvre d'art dans le monde sensible qui, sans aucune restriction est accessible à la perception de tous. Mais l'œuvre d'art ne peut non plus être réduite à cette "œuvre-chose". [...] Nous pouvons dire que l'étude objective du phénomène "art" doit regarder l'œuvre d'art comme un signe composé d'un symbole sensible créé par l'artiste, d'une "signification", déposée dans la conscience collective, et d'un rapport à la chose signifiée, rapport qui vise le contexte total des phénomènes sociaux. La deuxième de ces composantes contient *la structure propre de l'œuvre* »<sup>61</sup>.

Il est capital pour Mukarovsky que la forme structurale d'une œuvre d'art comporte ces trois types de structuration qui sont dialectiquement reliés mais téléologiquement orientés vers la présence de l'œuvre d'art dans la « conscience collective ». Une configuration ne peut fonctionner que lorsqu'elle est perçue sensoriellement – les exemples préférés d'une telle *Gestaltqualität*, pour Mukarovsky, sont bien les « qualités » de la mélodie et le vers. *Gestaltqualität* est davantage que « composition » : une « composition » est organisée à partir d'un schéma désincarné tandis que la *Gestaltqualität* est

<sup>61</sup> *Idem*, p. 387 et p. 389.

incarnée. Les symptômes de la *Gestaltqualität*, sa proportionnalité, sa symétrie ou dissymétrie, sa tensivité, ne sont identifiables qu'en tant que corrélats temporalisés d'une réceptivité sensorielle. Selon Mukarovsky, les entités différentielles et participatives d'une œuvre d'art ne sont jamais compositionnelles mais plutôt configuratives. Seule une configuration d'entités participatives forme une totalité et *homo semioticus* ne perçoit pas sensoriellement la composition mais bien la configuration ou la *Gestaltqualität* de l'œuvre d'art. Cette *Gestaltqualität* est surtout créée par la spécificité des matériaux de l'œuvre, ainsi que la dureté de la pierre d'une sculpture qui « configure » la surface d'une statue. On constate que la configuration génère une certaine variance dans l'interprétation. Puisque la configuration est un procès, un événement, une totalité dynamique, la réception sensorielle générera des « états de conscience » discontinues. L'émergence de la « structure » dans la perception, la « structuration », sera toujours vécue comme la perturbation d'un équilibre provisoire, d'une synthèse constamment soumise à des forces événementielles et organiques. C'est le principal enseignement de l'esthétique structurale de Jan Mukarovsky.

#### Les voies de la pensée parallèle

Je conclus ce chapitre en me référant à une intuition de Greimas qui pointe précisément vers un certain avenir de la notion de « structure ». Dans « Le savoir et le croire : un seul univers cognitif », daté de 1983<sup>62</sup>, Greimas nous livre quelques éléments nous permettant de passer d'une épistémologie structurale fixiste à une épistémologie de l'« articulation » ou de la « structuration », suggestion qui transcende ainsi la *doxa* et est d'ailleurs à peine acceptable par elle. Greimas avait déjà introduit dans *Sémantique structurale* l'idée d'une procédure de dédoublement de la « structure » en opposant la forme structurale *sémiotique*, dont la substance existentielle est *vécue* dans son « humanité », et la forme structurale *scientifique* ou *métalinguistique*, dont la substance reconstruite est *postulée* et

<sup>62</sup> Repris dans *Du sens II. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil, 1983, p. 115-133.

s'impose plutôt comme une *hypothèse*. Ainsi la « structure » est-elle dédoublée en *structure structurée*, celle de la forme structurale sémiotique, et *structure structurante*, celle de la forme structurale scientifique ou métalinguistique. C'est dire que l'objet sémiotique est *vécu* comme « structuré », et l'objet scientifique *postulé* comme « structurant ». Il s'agit bien d'une dialectisation de la « structure » en « structure structurante » et « structure structurée », tension qui ne peut être résolue que par des procédures de *transcodage*. La « structure structurante » et la « structure structurée » ne fonctionnent pas séparément et n'existent pas en elles-mêmes mais seulement par et dans leur rapport, et c'est par un incessant *transcodage* que *homo semioticus*, toujours en quête d'une hypothèse métalinguistique, conceptualise la substance de ses vécus<sup>63</sup>. C'est ainsi que fonctionne « l'esprit humain », pour reprendre un syntagme anthropologisant souvent utilisé par Greimas et par Lévi-Strauss. Cette idée du dédoublement de la notion de « structure » en « structure structurante » et « structure structurée » pointe vers un point de vue de la phénoménologie de Hendrik Pos là où il formule des concepts d'*a priori matériel* et de *conscience naturelle* que j'ai pu présenter au cours de ce chapitre.

Comment connecter l'idée de la « structuration » dynamique avec les intuitions exprimées dans ce très éclairant texte de Greimas dans *Du sens II*<sup>64</sup> où le mécanisme de la

<sup>63</sup> La conférence que Greimas a prononcée au Brésil en 1974 et qui a été publiée par *Significação*, 1, 1974, p. 9-25 sous le titre de « L'énonciation (une posture épistémologique) » part de l'hypothèse d'une homologation de la dichotomie énoncé-énonciation avec la dichotomie métalangage-langage. Et Greimas y fait allusion à la *dialectique tensive* que je viens d'esquisser. Cette conférence commence par l'exemple d'une phrase que les enfants de France doivent essayer de comprendre dans leurs classes : *La pensée pensante pense la pensée pensée*. C'est exactement ce que nous avons proposé dans les termes de dialectique tensive à propos de la structure : *La structure structurante structure la structure structurée*, le verbe « structurer » exprime très précisément la *structuration*, la « dynamisation » de la structure qui pourrait bien être une nouvelle idée qui indique dans quelle direction il faut chercher l'« avenir de la structure ».

<sup>64</sup> La « structuration », sens technique et local d'une procédure méthodique d'analyse sémantique dans *Sémantique structurale*, est définie dans le *Dictionnaire* : « La *structuration* est une des procédures d'analyse sémantique qui comporte, d'une part, la réduction des occurrences sémémiques

« structuration » ou de l' « articulation » est présenté comme une « voie de la pensée parallèle » ? Il faut assumer que la sémiotique est un type de discours « à vocation scientifique » et donc une « pensée » caractérisée par ce que Greimas dénomme « rationalité syntagmatique ». Le « savoir » d'un discours « à vocation scientifique » est marqué par la dimension cognitive spécifique d'un acte épistémique n'excluant pas le faire persuasif et nécessitant un faire interprétatif. Il ne s'agit pas d'une rationalité qui marque la « pensée causale » ou la « pensée technicienne », ni même de la « pensée pratique » quotidienne, mais de la rationalité de ce que Greimas qualifie de « pensée parallèle » où le *savoir* est par essence modalement confondu avec le *croire*. Greimas suggère même que le savoir sémiotique n'est qu'une « parenthèse modale », un effet de sens, et que « tout se passe comme si le croire et le savoir étaient justifiables d'une *structure élastique* qui, au moment de l'extrême tension, produisait, en se polarisant, une opposition catégorique, mais qui, en se relâchant, allait jusqu'à confondre les deux termes »<sup>65</sup>. Cette élasticité implique que les modalisations épistémiques, caractéristiques du discours sémiotique, sont *graduées* et non catégoriques — la *graduation* s'applique donc à l'articulation ou la structuration de n'importe quelle syntaxe d'un « discours à vocation scientifique » qu'elle soit profonde ou de surface. Ainsi on découvre que le discours sémiotique est un discours marqué par des affirmations, des refus, des admissions, des doutes, par des opérations réussies ou échouées... La manipulation, la séduction même, ne sont jamais loin dans cette dramatique recherche de consensus de l'acte épistémique et de ses formes structurales dynamiques. C'est ainsi que la sémiotique « à vocation scientifique » s'éloigne de tout positivisme, tout naturalisme, comme l'exigeait

---

parasynonymiques en classes, et, de l'autre, l'homologation des catégories sémémiques reconnues. [...] Reposant sur le postulat selon lequel l'univers sémantique est *structurable* [...], la structuration exige l'établissement préalable de niveaux d'analyse homogènes... » (*op.cit.*, p. 360). Toutefois, nous introduisons le terme de « structuration » dans un sens beaucoup plus englobant, non plus comme une technique méthodologique mais comme une véritable marque épistémologique qui va orienter le devenir de la sémiotique « à vocation scientifique ».

<sup>65</sup> *Du sens II, op.cit.*, p. 116.

le phénoménologue Hendrik Pos. Pour citer encore Greimas : « Le “discours savant” ne serait qu’un type particulier du faire persuasif développant, entre deux instances épistémiques, un savoir-faire syntagmatique »<sup>66</sup>. Il semble bien que l’« articulation » ou « structuration » qui s’inscrit dans un tel discours n’est pas binarisant et qu’il faudra accueillir dans cette structuration, du « mixte », du neutre, du complexe, du graduel, de l’approximatif, du mesurable. « *Mesurer* » présuppose des excès et des insuffisances, des limites et des normes. En plus, l’« articulation » ou la « structuration » de l’objet sémiotique est souvent l’effet d’une appréciation ou d’une évaluation. La sémiotique, dans son antinaturalisme et son antipositivisme, n’est justifiée que par une épistémologie qui est largement tributaire du caractère appréciatif ou évaluatif de ce type de « rationalité syntagmatique ».

On emprunte donc à Greimas l’idée d’une « pensée parallèle », « pensée » que nous disons « parallèle » au logique, au constructif, au causal, au technicien, au pratique même<sup>67</sup>. C’est que la « structuration » n’est en fait jamais la conquête finalisée d’une structure stabilisée mais l’effort dynamique d’une continuelle mise en rapport d’une « structure structurante » et d’une « structure structurée ». Ce qu’on identifie alors comme « structure » n’est qu’un produit momentané de la *structuration* toujours en train de naître, le produit d’une « rationalité syntagmatique » de la « pensée parallèle ». La *structuration* ajoute foi à un projet sémiotique où le déploiement du savoir sémiotique se réalise comme l’étalement

<sup>66</sup> *Idem*, p. 124.

<sup>67</sup> Nous sommes pleinement conscients que Greimas n’utilise pas l’idée de « pensée parallèle » exactement au sens que nous proposons dans notre conclusion. Pour Greimas, la « pensée parallèle » est une pensée « qui reconnaît le caractère bi-isotope du discours, le *paraître* voilant et suggérant en même temps un éventuel *être*. [...] Dans cette perspective, la science peut être interprétée, dans son ensemble, comme un effort de transpercer le paraître du sens commun pour atteindre son être-vrai, comme la victoire de l’immanence sur la manifestation » (*idem*, p. 130-131). C’est, entre autres, transpercer à travers le figuratif, pour retrouver une « articulation syntagmatique » en profondeur, en toute immanence... C’est transcender les modèles figuratifs du raisonnement où l’analogie, l’allégorie et la parabole dominent pour atteindre un « niveau de pensée » où la structuration différentielle est plus fondamentale et témoin d’une syntaxe dynamique vraiment « constitutionnelle ».



syntagmatique d'un geste épistémique. Il est évident qu'on s'éloigne ainsi de l'hypostase fixiste de la « structure ». Une telle épistémologie de la sémiotique se construit autour de la pertinence de la « structuration » ou de l'articulation différentielle, sauvegardant inlassablement l'ouverture créée par la « pensée parallèle »<sup>68</sup>. La « structuration » sémiotique fonctionne comme une diffusion jamais maîtrisée et sans fin, sans clôture triomphaliste, et les instances épistémiques — les sujets d'énonciation — sanctionnent et valorisent ces structurations / articulations qui marquent les syntaxes discursives comme sémiotiquement créatrices.

Il y a des ouvertures qui témoignent de la pertinence d'une telle association, même chez Hjelmslev où on les attend le moins. Le paradigme hjelmslevien cultive l'idée d'une *systematicité sublogique* des significations<sup>69</sup>. Déjà présente dans les *Principes de grammaire générale* de 1928, cette idée se développe chez Hjelmslev au début des années 30 pour devenir centrale dans *La catégorie des cas*. Cette « logique naturelle » des langues, comme on dirait aujourd'hui, reflète la structure de l'esprit. Pour Hjelmslev, les catégories linguistiques ne sont pas dominées par les critères d'identité et de causalité puisqu'elles reflètent l'esprit humain où le prélogique et le logique coexistent. Au contraire elles sont gouvernées par la *loi de participation* que Hjelmslev prend très au sérieux. Cette

<sup>68</sup> Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, p. 30, introduit le terme de « recherches parallèles » des « sciences voisines qui suivent [le] progrès [de la linguistique] et y coopèrent pour leur compte en s'inspirant des méthodes et parfois de la terminologie de la linguistique. Tout laisse prévoir que ces recherches parallèles engendreront de nouvelles disciplines... ». Le livre dirigé par Claudine Normand et Estanislao Sofía, *Espaces théoriques du langage. Des parallèles flous*, Louvain-la-Neuve, Academia, 2012, utilise ce terme benvenistien de [pensée] parallèle dans le titre de ce recueil où le terme « parallèle » pointe vers une possible fédération des sciences voisines avec la linguistique (voir l'*Introduction*, p. 5-9). On pourrait éventuellement homologuer une notion dans J. Lassègue, *op.cit.* (note 45), p. 196-214, avec l'idée, inspirée par Benveniste, d'une « pensée parallèle » — c'est la notion d'« évocation » chez Lassègue, laquelle ouvre une certaine ouverture et crée un certain flou d'un discours qui ne représente pas et n'exprime pas, mais « évoque ». Lassègue mentionne que Cassirer a été intéressé dans ce genre de qualification.

<sup>69</sup> Voir également à ce propos Cl. Zilberberg, « Connaissance de Hjelmslev. Prague ou Copenhague ? », *Il Protagora* 4/7-8, p. 127-169.

systématisation sublogique, affirme Hjelmslev, « est à la base du système logique et du système à la fois »<sup>70</sup>. Le sublogique alors ne forme pas un système d'oppositions binaires mais un système d'*oppositions participatives*. Cette loi de participation exprime la nécessité pour tout système (libéré de l'impact logiciste et binariste) d'établir non pas la *symétrie* de ses termes mais bien plutôt une *asymétrie fondamentale*. Hjelmslev donne la définition suivante de la *loi de participation* qu'il considère comme une véritable découverte : « Le système n'est pas construit comme un système logico-mathématique d'oppositions entre termes positifs et négatifs. Le système linguistique est libre par rapport au système logique qui lui correspond. Il peut être orienté différemment sur l'axe du système logique, et les oppositions qu'il contracte sont soumises à la *loi de participation* ; il n'y a pas d'oppositions entre *A* et non-*A*, il n'y a que des oppositions entre *A* d'un côté et *A+non-A* de l'autre »<sup>71</sup>. Ce qui nous intéresse dans ce texte hjelmslevien peu lu et commenté sont les notions de « dimension *sublogique* », de « loi de *participation* » et d'« oppositions *participatives* » que je voudrais homologuer avec l'idée de la « *structuration parallèle* » greimassienne<sup>72</sup>.

Greimas, en effet, initie à un certain avenir de la « structure » là où il indique comment transformer l'épistémologie de la « structure » en une épistémologie de la « structuration ». J'ai esquissé deux stratégies qui permettent d'« ouvrir » la notion de « structure », d'une part l'intégration, la cultivation même, des deux toiles de fond de la sémiotique greimassienne, la toile de fond phénoménologique et la toile de fond morphologique, qui ont accompagné la sémiolinguistique, de Saussure à Greimas, et d'autre part la revalorisation de la nébuleuse des

<sup>70</sup> L. Hjelmslev, *La catégorie des cas*, München, Wilhelm Fink Verlag, 1972, p. 127.

<sup>71</sup> Cf. *La catégorie des cas*, *op.cit.*, p. 6.

<sup>72</sup> Toutes ces notions ouvrent la structure vers ses avènements (voir mon article « Préhistoire, structure et actualité de la théorie hjelmslevienne des cas », dans A. Zinna, *Hjelmslev aujourd'hui*, Turnhout, Brepols, 1997, p. 73-98). À côté de la notion de *participation* chez Hjelmslev, il serait intéressant d'étudier également et conjointement la notion de « gradation » dans la théorie linguistique de Sapir (voir E. Sapir, « Grading : A Study in Semantics », *Philosophy of Science*, II, 1944, p. 93-116).

structuralismes qui ont foisonné au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Chemin faisant, on a découvert que certaines intuitions d'avenir se retrouvent parsemées dans l'œuvre de Greimas lui-même — là où il évoque la « pensée parallèle » et sa puissance d'« articulation » ou de « structuration ».



## DEUXIÈME PARTIE

---

### STATUT ET AVENIR DE LA SÉMIO-ESTHÉTIQUE



## Positions sémiotiques à l'égard de l'esthétique

L'histoire de l'esthétique, aussi brève qu'elle soit, montre une grande complexité et déploie toute une gamme diversifiée de positions qui pourtant ont un même point d'origine : l'esthétique était, et reste jusqu'à ce jour, une doctrine de l'*aisthèsis*, même si l'étude de la *sensorialité* repose, selon l'approche rationaliste en vigueur dans l'esthétique classique, sur la détermination des catégories esthétiques. La sémio-esthétique, que Greimas inaugure par son essai testamentaire *De l'imperfection*, est à nouveau une apologie de l'*aisthèsis* mais le *sensible* s'y détache de toute catégorisation logico-empirique puisque le sensible est dit contraint par le corps du *felix aestheticus* comme un champ diversifié de forces et de tensions passionnelles. C'est ce cheminement, de l'esthétique catégorielle à la sémio-esthétique, et la nouveauté relative de la conception du sensible et de l'expérience esthétique chez Greimas et chez ceux qui l'ont suivi, que je voudrais esquisser dans le présent chapitre.

### L'esthétique classique comme doctrine des valeurs esthétique

L'esthétique en tant que discipline philosophique a une courte histoire. Alexander Baumgarten invente la doctrine en 1735 en faisant référence à Aristote et en forgeant le terme *Ästhetik* à partir d'*aisthèsis*, une notion essentielle de la métaphysique du Stagyrite suggérant le domaine de la sensorialité, de la sensibilité, de la sensibilité. L'esthétique se développera à partir de cette détermination initiale comme une

philosophie systématique des catégories esthétiques, essentiellement le beau et le sublime. Une large gamme d'options théoriques a été proposée, délimitant, souvent d'une façon incompatible, la nature et l'essence de la *beauté*<sup>1</sup>. Une conception séduisante mais simpliste est celle de la sociologie du goût, comme elle est présentée par Pierre Bourdieu dans *La Distinction. Critique du jugement* (1979) expliquant l'expérience de la beauté comme un phénomène social. La connaissance de l'*art world* et l'intensité des plaisirs ainsi générés sont, de toute évidence, dépendantes du statut social, et Bourdieu n'hésite pas à poser que le « goût esthétique » est un moyen de choix par lequel l'élite sociale manifeste sa supériorité. Le « goût esthétique » serait même le moyen politique par excellence imposant les relations sociales. Les amoureux de la beauté dans nos sociétés manipuleraient ainsi leur snobisme comme un moyen cruel de l'exclusion de toute une classe d'individus. On sent d'emblée que cette proposition de Bourdieu est quelque peu simpliste et que les choses sont plus complexes. Il va de soi que la sociologie de Bourdieu ne concerne que l'interaction de groupes sociaux et non pas la psychologie individuelle. La distribution sociale est essentielle, il est vrai, mais il est plus pertinent de penser le sentiment de beauté comme enchâssé dans la spatiotemporalité passionnelle et cognitive spécifique du *felix aestheticus*, selon l'heureuse terminologie de Baumgarten lui-même. Un autre paradigme puissant s'ajoute à ce sociologisme réducteur, celui du biologisme. La perspective évolutionniste explique l'émotion « subjective » de l'amour du beau comme un mécanisme puissamment utile en fonction de la *survie* de la race et de l'individu. L'attachement à la beauté est favorable à la conservation de soi et devient ainsi une aptitude préconsciente de base. Les Vénus de la Renaissance, comme la *Vénus d'Urbino*, et les autres figures féminines du Titien exploitent leur beauté en fonction de mécanismes procréateurs, tout comme les corps athlétiques des Apollons et des Adonis témoignent de la virilité du chasseur et du lutteur, et de la force surhumaine qui fait

<sup>1</sup> Plusieurs inventaires et analyses ont été proposés récemment, comme celui de Dominique Château, *L'expérience esthétique. Intuition et expertise*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010.



survivre la race humaine. Il va de soi que de grands artistes comme Lucian Freud et Francis Bacon minent le simplisme de cette perspective biologisante.

Si l'on scrute, outre les approches sociologique et biologique, le panorama des esthétiques issues du projet fondateur de Baumgarten, on distinguera deux grandes orientations, l'une exploitant une *aisthèsis passive* donnant lieu à des concepts de l'*objectivité* du beau d'une part, et une *aisthèsis active* générant des théories de la *subjectivité* du beau de l'autre. Les approches objectivantes, bien présentes depuis l'Antiquité, s'efforcent de saisir conceptuellement les propriétés « secrètes » de la beauté. Ce sont les théories de la proportion, de l'équilibre, de la perfection, de la pureté, de la symétrie, des formes géométriques et mathématiques. Cette prétention à l'objectivité, qui fait appel à Pythagore (l'angle droit, le canon du corps), passe par Palladio (la hauteur de la colonne doit être neuf fois sa largeur) et s'étend jusqu'à Marilyn Monroe (la poitrine idéale). Elle réduit l'expérience du beau à la saisie d'un concept ou d'une relation selon un *ratio* bien défini, ce qui fait comprendre d'ailleurs en profondeur la structure du *cosmos* dans son idéalité. On pourrait appeler de telles esthétiques « *formelles* » sachant bien qu'il existe plusieurs types de formalismes qui tous pourtant présupposent la passivité de l'*aisthèsis*. Elles posent que l'expérience du beau est de nature holistique — la beauté est la loi de l'ensemble, du jeu compositionnel des éléments constituants de l'objet ou de l'état de fait. On retrouve le même objectivisme dans les approches *fonctionnalistes* qui soutiennent que nous puisons de la jouissance visuelle dans l'utilité pratique des objets ou des états de fait. L'intégrité esthétique, dans cette perspective fonctionnaliste, est située dans le jeu d'ensemble de la forme et de la fonction : plus la forme est déterminée par la fonction, plus l'objet est beau. Une telle conception de la beauté élimine tout ce qui peut paraître frivole, gracieux, élégant, superflu et décoratif. Ce point de vue radicalement fonctionnaliste ne peut évidemment pas être soutenu par des arguments sérieux. On se rappelle que la théorie duchampienne du *ready-made*, qui a sans aucun doute façonné le champ de l'art contemporain, suggère avec force que l'objet plastique, pour être objet d'art, doit être par essence

défonctionnalisé<sup>2</sup>. En plus, une conception fonctionnaliste de la beauté est globalement contre-intuitive : peut-on évaluer la beauté des couleurs dans leurs combinaisons et abstractions par leur seule utilité ?

Toutefois, on constate depuis Hegel le « déclin de la beauté » et Adorno comprend la modernité comme le rejet du beau en tant que norme et valeur. On ne cesse d'associer le culte de la beauté à une attitude politique conservatrice, à la culture bourgeoise et au goût social régressif. Paul Valéry, avec sa perspicacité habituelle, lance la boutade inquiétante : « La beauté est une sorte de morte »<sup>3</sup> et Antonin Artaud en commentant Soutine et Bacon suggère le remplacement de la *beauté* par la *cruauté*. Le terme de « beau » est de moins en moins utilisé pour caractériser l'émotion esthétique lors d'une visite de musée ou de salle de concert, et il est souvent remplacé par d'autres termes comme « intéressant » ou « impressionnant ».

Quoi qu'il en soit, c'est bien l'esthétique kantienne du jugement esthétique du beau et du sublime qui est en pleine crise de nos jours, aussi bien pour ce qui marque intimement la production artistique que pour sa théorisation. Deleuze écrit quelque part que l'art actuel met en question l'existence, l'importance et la valeur du beau en remplaçant le beau par le *nouveau*, l'*intense*, le *surprenant*. Notre temps a plus d'attention pour toutes sortes de mutations, notre mentalité est devenue extrêmement sensible à l'historicité et à la temporalité des objets et des situations, ce qui met en question la beauté par essence éternelle et inébranlable — la beauté est placide, harmonieuse et sereine, elle invite à la contemplation. Voilà des valeurs qui sont fondamentalement mises en question de nos jours, de Breton à Deleuze et à Lyotard. Breton écrit : « La

<sup>2</sup> L'importance épistémologique des positions de Marcel Duchamp a été démontrée dans deux textes qu'il faudrait lire ensemble : Herman Parret, « Prothèses duchampiennes », dans N. Roelens & W. Strauven (dir.), *Homo orthopedicus*, Paris, L'Harmattan, 2002 ; et le chapitre « Machines, prothèses et empreintes : le corps post-moderne » de Jacques Fontanille, *Soma et Séma. Figures du corps*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2004, p. 159-174. Ce dialogue a été publié également dans *Protée*, 28, 3, 2001, p. 89-100 et p. 101-110.

<sup>3</sup> Paul Valéry, « Introduction à la méthode de Léonard de Vinci » [1894], in *Œuvres I*, Paris, Gallimard (« La Pléiade »), 1957, p. 1240.

beauté sera *convulsive* ou ne sera pas »<sup>4</sup>. Et la philosophie lyotardienne instaure l'âge du *différend*, ce qui réévalue la momentanéité, l'instabilité, le chaotique, l'imperfection. Valéry avait déjà constaté que le sentiment esthétique aujourd'hui est implanté dans une subjectivité convulsive dont la sensorialité fonctionne de façon chaotique et est colorée contextuellement.

Cette problématisation de l'esthétique canonique, instaurée timidement par Baumgarten en 1735 et développée comme une cathédrale par Kant, est certainement mobilisée par les pratiques artistiques actuelles. L'esthétique classique avait instauré sa conception de l'œuvre d'art sur l'équilibre entre la *forme* et la *matière*, axe primordial régulant la qualité esthétique des œuvres. Les grands protagonistes du modernisme d'avant-garde, comme Kandinsky, Mondrian, Matisse, Picasso, ont tous été pris dans ce jeu délicat et constitutif de la forme et de la matière, ce qui permettait une évaluation et une appréciation esthétique selon les critères de l'esthétique kantienne classique. Toutefois, on constate dans l'art actuel un extrême *formalisme* (et conceptualisme) d'une part et un extrême *matérialisme* de l'autre. La fascination pour la matière dans sa nudité et dans sa brutalité, de Beuys ou de Kienholz à McCarthy et Serrano, excède toutes les virtualités du jugement esthétique classique. Plusieurs phases peuvent être distinguées dans cette marche vers la matière : l'*anti-forme*, l'*informe*, l'*abject*<sup>5</sup>. Robert Morris invente dans les années 1960 la notion d'*anti-forme* comme réaction aux valeurs de l'art classique et moderniste, et il plaide pour l'*horizontalité* (contre l'idéal classique de la verticalité) et pour la *banalisation* des matériaux (industriels ou synthétiques, contre les matériaux « nobles » de l'art classique), toujours en favorisant le souple, le fluide, le mou, le visqueux. L'*informe* ensuite est dominé par le hasard et nous rapproche déjà de ce que Georges Bataille a pu appeler « la matière scatologique ». On aboutit à l'*abject* quand l'*entropie*, la précarité radicale de la matière, est totale et quand la *pulsation*,

<sup>4</sup> André Breton, *Nadja* [1928], in *Œuvres*, Paris, Gallimard (« La Pléiade »), 1964, p. 190.

<sup>5</sup> Voir Herman Parret, « Métamorphoses de la forme : le difforme, l'anti-forme, l'informe », dans Françoise Parouty et Claude Zilberberg (dir.), *Sémiotique et esthétique*, Limoges, Pulim, 2003, p. 451-467. Également Yve-Alain Bois et Rosalind Krauss, *L'Informel. Mode d'emploi*, Paris, Centre Pompidou, 1996.

le temps rythmé des explosions de la corporéité libidinale, détruit tout ordre et équilibre. Julia Kristeva a proposé le terme d'*abject* pour indiquer cette position pivotale entre le ne-plus-sujet et pas-encore-objet, cette membrane indifférenciée et indicible provoquant le dégoût physique. Impossible d'incorporer cette « valeur » dans l'esthétique classique. Il n'est d'ailleurs pas étonnant que le prédicat *laid* trouble le système des catégories esthétiques de Kant dans *La Critique de la faculté de juger* (1790) puisqu'il suggère le travail du Dehors hétérologique et indicible qui s'infiltré comme de la fluidification, du pourrissement — le laid comme triomphe absolu de la matière sur la forme. Il est certain que l'hypostase de la beauté est le fondement de l'esthétique classique dans sa courte histoire de 1735 à 1960 — le beau présuppose l'harmonie euphorisante de la forme et de la matière. Toutefois, on est entré dans la période où une telle hypostase n'a plus de sens, ni dans la pratique artistique ni dans la « nouvelle esthétique », essentiellement « postmoderne ». Quel a été l'apport de la sémiotique dans cette recherche d'un nouveau paradigme ? Qu'y a-t-il de radicalement novateur dans la « sémio-esthétique » actuelle ?

#### Sensorialité et corporéité

Quand *De l'imperfection*<sup>6</sup> parut en 1987, l'accueil était divers et mêlé — les uns considéraient l'écrit comme un bijou existentiel et testamentaire, les autres comme une faiblesse, comme une rechute dans la « sémiotique douce », plutôt de l'ère pré-sémiotique<sup>7</sup>. Pourtant l'ouvrage, tout énigmatique qu'il soit, déploie des techniques sémiotiques canoniques et utilise la narrativité, l'aspectualité, les modalités, la pathémisation selon la théorie sémiotique des passions, la structure actantielle, les changements d'isotopie, les concepts de séduction et de

<sup>6</sup> A. J. Greimas, *De l'imperfection*, Périgueux, Fanlac, 1987.

<sup>7</sup> Je fais abstraction dans ce chapitre de toute considération concernant l'« autre sémiotique », celle de Peirce, où un concept totalement différent de l'esthétique (comme science normative) a été développé. Voir, pour l'esthétique peircienne, le recueil que j'ai publié sous le titre de *Peirce and Value Theory. On Peircean Ethics and Aesthetics* (1994), en particulier mon article, « Peircean Fragments on the Aesthetic Experience », p. 179-190.

manipulation... Greimas y est présent non seulement comme lecteur empathique de textes littéraires et comme amoureux de la beauté partout où elle se manifeste, mais également comme analyste perspicace disposant de ses stratégies puissantes, celles de la *machinetta* sémiotique.

Et pourtant, *De l'imperfection* couvre une philosophie dont le fondement métaphysique trouble et bouleverse. Il y a des marques d'un platonisme certain dans le prolégomène et l'épilégomène de l'opuscule et dans les gloses du corpus de cinq textes (Tournier, Calvino, Rilke, Tanizaki et Cortázar). Le titre, *De l'imperfection*, s'explique à partir d'une certaine *nostalgie de la perfection* qui perce à travers l'écran de l'imperfection. C'est que l'univers des apparences cache, réprime, refoule la perfection, l'essence du texte littéraire, et nous inculque ainsi un sentiment d'imperfection, ce qui serait le véritable moteur de la quête du sens, de l'expérience esthétique même. Nous vivons, selon Greimas, parmi les apparences, le monde des imperfections, notre condition d'homme, mais le geste artistique, dans sa production et dans sa saisie esthétique, est un geste euphorisant de transcendance vers les essences, vers la Perfection, geste qui fait de toute œuvre d'art une rêverie. L'artiste, l'écrivain déchire ce voile de fumée des apparences, ce voile de Maya, il lacère cet écran des médiocrités phénoménales, c'est son bonheur, sa souffrance. On peut croire que cette fascination de la Perfection, que Tournier projette dans la goutte d'eau qui coule lentement en rythmant le temps, retrouvant sa forme sphérique après avoir adopté un profil piriforme, est une remontée vers l'origine, vers l'indicible essence de la chose, loin de toute figurativité. De la figurativité il est dit justement qu'elle constitue l'écran du paraître. Mais cet écran s'entrouvre et transcende l'imperfection pour retrouver l'outre-sens, c'est-à-dire *l'immanence du sensible*. *Homo æstheticus* savoure l'être, saveurs transcendantes qui l'immergent dans le bonheur, étant en même temps enchaîné par les apparences, toujours illusoire, traumatisme qui le fait souffrir. Greimas écrit parfaitement que « la saveur de l'éternité laisse [en même temps] l'arrière-goût de l'imperfection »<sup>8</sup>. Où est la « réalité », dans l'être ou dans le paraître ? L'esthète, par

<sup>8</sup> *Idem*, p. 73

ses rêves, dans ses chaînes, vit une pathématique instable de tension et de détente, d'absorption et d'éloignement, de fusion et de désunion. Cette instabilité pathique est provoquée par l'éphémère statut de cette « réalité » fragile qui n'a pas d'ontologie stable mais qui est une mouvance éternelle entre apparition et évanescence. En fin de compte, l'épilégomène de *De l'imperfection* nous conduit vers une métaphysique de la Lumière. Greimas clôt *De l'imperfection* en citant le dernier cri d'un Goethe agonisant : *Mehr Licht !* Métaphysique de l'Être, de la Perfection, de la Lumière. L'esthétique greimassienne nous fait retourner aux sources, vers l'origine indicible, invisible, irreprésentable qui ne crée que des nostalgies et des attentes, mais c'est bien cette imperfection qui sert de tremplin vers cette origine insaisissable bien qu'illuminante jusqu'à l'aveuglement. La beauté nous élève vers le haut, nous pousse de la médiocrité et de l'insignifiance vers le Sens que, pourtant, l'on ne parviendra jamais à énoncer, à voir et à représenter. Plus encore, cette sphère excessive du Sens est insoutenable, horrible, elle torture. L'esthète patauge dans une impossibilité déchirante.

Une description sensible d'*homo æstheticus* démontre bien ce déchirement qui marque la saisie esthétique. De la métaphysique à l'analyse sémiotique, Greimas fait le pas en commentant en profondeur ce qu'il en est de l'*aveuglement*, de l'*épanouissement*, de l'*éblouissement*. Comment éprouve-t-on cet « heureux événement » qu'est la saisie esthétique ? On l'éprouve dans l'expérience d'une discontinuité des temps et des espaces, de l'arrêt du temps de la vie quotidienne, arrêt de tous les bruits du monde, immobilisation et pétrification des mouvements rythmés par les habitudes et les besoins, rupture d'isotopie, fracture dans la suite des affaires de la vie, instauration d'un temps de la révélation, figement des tendances et pulsions psychiques. Cette fracture, ce « moment d'innocence », cet ébranlement des états d'âme, cognitivement insaisissables, sont accompagnés d'un aveuglement paralysant, comme si les yeux étaient brûlés, frappés par l'éclair. Non seulement les yeux mais également l'âme sont bouleversés par un étourdissement, un éblouissement qui enivre. Comme une brûlure de la vision et comme consommation intensive de la sensorialité tout entière. Greimas, dans son opuscule, ne cesse

de chanter l'éblouissement de la saisie esthétique, surtout dans ses gloses sur Tournier et Calvino. C'est chez Calvino que Greimas glorifie l'élégant *guizzo* qui suggère excellemment cette discontinuité ou rupture dans la protensivité du regard d'*homo æstheticus*, ce *guizzo* ou frétillement du petit poisson « sautant comme un éclair argenté et brillant »<sup>9</sup>, figurant exemplairement la convulsion de l'âme à la recherche de la beauté. Le regard de Palomar, affecté par une esthésie extrême, perd toute consistance, étant marqué, victimisé, par un sauvage tressaillement. De l'aveuglement au tressaillement, on passe du visuel aboli au proprioceptif dérangé, au sens interne du corps, là où est implanté le plaisir esthétique qui est « appréciation frémisante », écrit Greimas<sup>10</sup>. Une note, en ce lieu, doit être ajoutée : la fracture, source de l'expérience esthétique, est en fait une collision avec les ténèbres. Elle est non itérative dans le temps. C'est l'impact, l'implosion de la *matière* infranchissable, totalité qui résiste à toute décomposition analytique. Cette « matière », insupportable et toujours excessive, est le support « prégnant » d'une « certaine obscurité » que Tanizaki présentifie dans un texte magnifiquement interprété par Greimas. Cet objet esthétique remonte aux origines, le noir, couleur « protopathique », qui révèle dans son excessivité l'intimité avec la Matière impénétrable, depuis et pour toujours sans forme.

L'expérience esthétique n'est pas générée par un regard, l'*homo æstheticus* n'est pas un regardeur, un voyeur, un visionnaire, soutient Greimas dans *De l'imperfection*. Certes, il y a de la visualité quand l'éblouissement frappe mais la vue, qui reconnaît les formes et les couleurs, n'est qu'un palier préliminaire à la fracture qui transforme l'*aïsthèsis* en corrélat esthétique. Un nouveau palier est atteint, au-delà de l'eidétique et du chromatique, et la hiérarchie des sensations est bouleversée quand la prégnance de l'éblouissement surprend et fascine le sujet. Les ordres sensoriels les plus profonds sont engagés pour qu'il y ait conjonction totale du sujet avec son corrélat. L'espace visuel est rompu, la discontinuité introduite par l'éclair de l'éblouissement brûle, détruit l'âme en un seul moment. La saisie esthétique est désir de conjonction, vouloir

<sup>9</sup> *Idem*, p. 29.

<sup>10</sup> *Idem*, p. 31.

d'une rencontre violente, quête d'une intimité totale. Ainsi l'isotopie de la visualité est abolie et remplacée par celle de la *tactilité*, de l'attouchement. C'est bien l'histoire de Palomar selon Calvino, merveilleusement mise en scène par Greimas. L'expérience esthétique, par conséquent, est d'ordre tactile et non pas visuel ou cognitif. L'appréciation « frémissante » du beau par *homo æstheticus* implique la fusion intime du sujet avec son corrélat, fusion qui se réalise dans et par le toucher. Greimas indique, dans l'analyse du poème de Rilke, comment la tactilité inspire et entraîne toute la richesse de la sensorialité — l'odeur des parfums, du jasmin, de l'œillet, de la rose, marque, provoque même, le vouloir de fusion d'*homo aestheticus* qui est essentiellement un corps en vie, avec ses rythmes et ses pulsions. Dans le poème de Rilke, l'ouïe s'ajoute à cette constellation polysensorielle — le rythme du corps fusionne avec le rythme musical. L'aperception gustative n'est pas absente non plus dans ce jeu des sensorialités, et on présume bien comment les goûts et les odeurs fusionnent en synesthésies. Greimas évoque à ce propos la cérémonie du thé japonaise et les rituels de la cuisine française. La saveur est ressentie dans l'intimité de la bouche tandis que dans la tétée et le baiser culminent le « contact savoureux » et la tactilité. Le texte de Cortázar fait l'éloge de la *main* et de la *caresse* ; l'attouchement provoque « un plaisir presque pervers » par le contact avec le velours, et la sensation tactile d'une main frôlant une joue, tout éphémère qu'elle soit, génère un plaisir similaire. Toutes les sortes de combinaisons polysensorielles et toutes les variantes de synesthésies sont possibles, affirme Greimas d'après ses lectures, à condition que l'on transcende l'univers rationnel de la visualité, « le plus superficiel des sens », pour se laisser saisir par l'intimité des touches. La coalescence de la profondeur et de l'intimité génère la plus intense jouissance. C'est bien le toucher, dont Greimas reconnaît qu'il est « la plus profonde des sensations »<sup>11</sup>, qui réalise la conjonction la plus parfaite, voire la fusion thymiquement la plus intense, le toucher qui est par conséquent la clé de voûte de l'expérience esthétique. Telle est la leçon de *De l'imperfection*.

<sup>11</sup> *De l'imperfection, op. cit.*, p. 92



*Intermezzo*

## L'esthétique de Greimas face aux sensibilités valéryennes

Plusieurs auteurs, écrivains et philosophes, sont cités, au moins mentionnés, dans *De l'imperfection* : Balzac, Barthes, Michaux, Blanché, Husserl, Bachelard, Lévi-Strauss, Panofsky, ainsi que Paul Valéry. Greimas cite un petit poème émouvant de Valéry sur « cet acte tendre » qu'est le baiser, pour nous faire sentir ce qu'il en est de la saisie esthétique de l'évanescence. Y a-t-il chez Greimas une certaine réceptivité pour les sensibilités typiquement valéryennes ? C'est la question que l'on se pose. Aussi convient-il de présenter quelques aspects de l'esthétique valéryenne qui sont de toute évidence en symbiose avec les intuitions de Greimas dans *De l'imperfection*. « La main qui frôle une joue », « le plaisir quasi pervers de l'attouchement », « l'intimité fusionnelle des caresses » sont des thèmes attenants à l'esthétique du « manomaniac » qu'est Paul Valéry. Faisons miroiter quelques faces de cette foison de réflexions consacrées à la main et au toucher dans les *Œuvres* et les *Cahiers* de Valéry.

Paul Valéry prononce le 17 octobre 1938 dans l'amphithéâtre de la Faculté de Médecine de Paris, à l'occasion du Congrès de Chirurgie, son délicat et généreux « Discours aux chirurgiens »<sup>1</sup> : « Si le chirurgien doit être qualifié d'artiste, c'est que

---

<sup>1</sup> In P. Valéry, *Œuvres*, I, *op. cit.*, p. 907-923. L'extrait cité a été également repris sous le titre de *Manuopera* dans *À la gloire de la main*, textes par Gaston Bachelard, Paul Eluard, Jean Lescure, Henri Mondor, Francis Ponge, René de

son ouvrage ne se réduit pas à l'exécution uniforme d'un programme d'actes impersonnel. [...] Toute la science du monde n'accomplit pas un chirurgien. *C'est le Faire qui le consacre.* [...] *Faire est le propre de la main.* [...] Chirurgie, manœuvres, œuvre de main »<sup>2</sup>. Le *Traité de la main* devrait inventorier les prodiges de cette merveilleuse machine qu'est la *main*, de l'acte banal de faire un nœud de fil, par l'intervention créatrice dans les interactions communicatives, comme l'ostension par le doigt, jusqu'à l'acte philosophique par excellence : *toucher le réel*. Toucher le réel, c'est vaincre le scepticisme, exploiter le possible, acquérir de la certitude positive. Cette main fonctionne d'abord à partir de sa nature ou du corps animal et de ses instincts, mais elle les transcende pour inventer mots, concepts et raisons, pour communiquer à l'esprit ses matières. La multifonctionnalité de la main est immense, et l'inventaire taxinomique impressionnant : la main « bénit, gratte le nez ou pire, tourne le robinet, prête serment, manie la plume ou le pinceau, assomme, étrangle, presse le sein, arrache, caresse, lit chez l'aveugle, parle chez le muet, adjure, menace, accueille, fait un trille, donne à manger ou à boire, se fait compteur, alphabet, outil, se tend vers l'ami, et contre l'ennemi ; et tour à tour, instrumentale, symbolique, oratoire, mystique, géométrique, arithmétique, prosodique, rythmique, acteur universel, agent général, instrument initial »<sup>3</sup>. Valéry excelle dans ces taxinomies<sup>4</sup>. Le *Discours aux chirurgiens* se réfère évidemment à la main de ces « Messieurs » qui

---

Solier, Tristan Tzara et Paul Valéry (avec des gravures d'artistes contemporains), Paris, 1949.

<sup>2</sup> *Idem*, p. 917-919.

<sup>3</sup> Paul Valéry, *Cahiers*, II, Paris, Gallimard (« La Pléiade »), 1974, p. 1431.

<sup>4</sup> D'autres « formules » ont été proposées, comme celle que Jean-Luc Nancy construit sous le terme de *corpus du tact* : « Corpus du tact : effleurer, frôler, presser, enfoncer, serrer, lisser, gratter, froter, caresser, palper, tâter, pétrir, masser, enlacer, étreindre, frapper, pincer, mordre, sucer, mouiller, tenir, lâcher, lécher, branler, regarder, écouter, flairer, goûter, éviter, baiser, bercer, balancer, porter, peser » (dans *Corpus*, Paris, Métailié, 1992 ; cité par Jacques Derrida dans *Le toucher*, Jean-Luc Nancy, Paris, Galilée, 2000, p. 85). Comme le remarque Derrida, cette sémantique ou rhétorique du tact n'est pas vraiment une liste catégorielle des opérations qui consistent à toucher par la main puisqu'elles comportent des exclusions et surtout des inclusions (mordre, sucer, regarder, écouter...) métonymiques qui réfèrent à un « toucher fondamental » combinant tous les sens.

pratiquent « dans l'exercice de [leurs] dramatiques fonctions » « [la] pénétration et [la] modification [...] des tissus de notre corps ». La main du chirurgien est une main « qui touche à la vie » et dont la matière est la chair vive, mais le Faire de cette main, « experte en coupes et en sutures », est un *art*, et Valéry n'hésite pas à avancer devant ces Messieurs qu'« un *artiste* est en vous à l'état nécessaire ». Assurément, c'est la transposition qui nous captive, *de la main du chirurgien à la main de l'artiste*, puisque il s'agira bien du Faire de l'artiste. Voici ce que Valéry suggère : « Qu'est-ce qu'un artiste ? Avant tout, il est un agent d'exécution de sa pensée [...] ; et donc, que la personnalité intervient, non plus à l'étage purement psychique où se forme et se dispose l'idée, *mais dans l'acte même*. L'idée n'est rien, et en somme, ne coûte rien. Si le chirurgien doit être qualifié d'artiste, c'est que son ouvrage ne se réduit pas à l'exécution uniforme d'un programme d'actes impersonnel. [...] Toute la science du monde n'accomplit pas un chirurgien. *C'est le Faire qui le consacre* »<sup>5</sup>. C'est bien pourquoi l'œuvre d'art est avant tout *manuopera*, une manœuvre, une œuvre de main.

Les *Cahiers* abondent en méditations sur l'universalité créatrice et plurifonctionnelle de la main humaine. Valéry déplore que l'acte du toucher par la main a été si mal étudié, qu'il n'y a pas de théorie valable de la main. Il n'hésite pas à lancer une véritable provocation : « L'étude de la main humaine (système articulé, forces, contacts, etc.) est mille fois plus recommandable que celle du cerveau. Cette concentration du saisir et du sentir. Durée de striction »<sup>6</sup>. Certes, la main est « organe de la *pensée*, est capable d'une infinité de tâches — peut frapper et dessiner, saisir et signifier »<sup>7</sup> mais la main n'exécute pas une pensée qui conçoit, n'est pas l'esclave d'une programmation antérieure par l'esprit. Au contraire, « [la main] va *éduquer* le cerveau, [et ainsi elle] commet le premier acte métaphysique, le premier acte qui se distingue de son objet immédiat »<sup>8</sup>. Il est vrai que la main est l'organe en tant que certitude positive, en contact direct, indiciel et fusionnel avec le

<sup>5</sup> P. Valéry, *Cahiers*, II, *op. cit.*, p. 917.

<sup>6</sup> P. Valéry, *Cahiers*, I, Paris, Gallimard (« La Pléiade »), 1954, p. 1127.

<sup>7</sup> *Ibidem*.

<sup>8</sup> *Ibidem*.

réel, mais elle est avant tout l'*organe du possible* qui se distingue de son objet immédiat, qui façonne son corrélat. Disons que la main n'est pas tant un « appareil de représentation » mais un *appareil de présentification*, la main *trace*, *travaille*, et Valéry est envoûté par « le *travail des mains* d'une artiste au piano », comme des mains du sculpteur qui « travaillent » une pierre homogène et le cuivre. Cette mobilité de la main est merveilleusement analysée par Valéry en ce qui concerne la *palpation*. Dans la palpation, la main suit un certain ordre tactile, la manœuvre n'est pas arbitraire mais reconnaît plus ou moins exhaustivement les formes pour les additionner dans leur complémentarité : la pression et le déplacement de la main, la reprise et le prolongement des mouvements suivent une « logique » haptique qui ne doit rien à la rétine. Toutefois, le lyrisme de la main est plurisensoriel : les mains palpent, il est vrai, mais elles empoignent, saisissent, et surtout elles caressent. Et toute cette vie lyrique de la main n'est ni consciente, ni intentionnelle — la vie est dans le *faire* avant qu'il n'y ait aucune intervention de l'entendement et du jugement. Ce crabe aventureux qu'est la main dessine ses parcours et façonne ses figures dans l'espace. Pour Valéry les doigts fonctionnent au mieux dans la palpation caressante du joyau minéral qu'est la coquille, l'objet esthétique par excellence. En plus, la main n'a de *présence*, d'existence même, que dans le fonctionnement, le mouvement, la palpation, la caresse. Valéry introduit ici un *Gedankenexperiment* d'une portée philosophique bien radicale : donner du sens au langage et au discours, par la simple prononciation d'un mot, est « comme toucher du doigt » — parler est agir, fonctionner, et ainsi parler est une façon de toucher : la bouche parlante est en toute continuité signifiante avec la main aux doigts palpants. La conviction est profonde chez Valéry : la suite des mots, leur combinaison, leur continuité discursive, témoignant de l'action de l'esprit, se développe comme l'inénomérable suite des *touches* des doigts de la main. Il se peut qu'en fin de compte la main devienne purement instrumentale comme dans l'écriture, opération apprise où la main obéit à des contraintes préétablies. Si l'écriture est artistique, ainsi que dans la production de la prose par l'écrivain, la main semble déployer plus de travail sur

la matière résistante et elle est ainsi plus créatrice de signification.

Concentrons-nous à présent sur ce rapport privilégié du sens du *toucher* avec la main. Il est certain que le corps entier possède la faculté tactile, mais le toucher culmine de toute évidence dans la *main caressante*. Nul ne peut douter que la conception valéryenne de la sensorialité est pleinement *haptique*, non pas seulement dans le domaine de l'expérience artistique mais également dans la vie quotidienne, intersubjective et émotionnelle. Il y a chez Valéry une intuition à ce propos qui est proche de la conception phénoménologique de Merleau-Ponty. La qualité optimale du toucher se réalise dans le toucher de la *suavis mamilla*. En effet, la « suave mamelle » est le fond de l'expérience esthétique en tant qu'elle se « présente » dans sa complétude existentielle, dans sa riche « réalité ». Qui plus est, le sujet et son corrélat sensitif fusionnent dans leur transitivity, comme l'a si bien décrit Merleau-Ponty dans son analyse de la poignée de main : la main qui touche se sent touchée. Ainsi se construit une conception de l'intersubjectivité à partir de la fusion des mains, par conséquent à partir de la fusion des corps. Le corps est un intercorps. Et la main dans sa chair, la peau si l'on veut, plus que l'œil et n'importe quel autre sens, a le privilège de l'*objectivité* : la réalité telle quelle est, est ce que l'on touche avec la peau de sa main.

Et pourtant la main n'est pas toujours qualitativement présente dans la construction ou dans la production, même artistique. Il se peut que, dans le travail manuel, on ne soit pas conscient de l'intervention des mains, qu'elles ne soient pas « senties » comme opératoires, à cause de la routine sans doute et de l'expérience réflexive. Certaines disciplines artistiques, comme l'architecture, n'exigent même plus l'intervention des mains puisque en raison des technologies de plus en plus développées il n'y a plus aucune intermédiation manuelle entre le concept et le produit achevé. Valéry a entrevu avec lucidité la digitalisation et l'automatisation du processus de production architecturale, sinon même de la « création » artistique dans d'autres disciplines : comme si la main perdait de son importance en faveur de certaines techniques de simulation.

Valéry note qu'une certaine hiérarchisation des professions déprécie le travail manuel : plus les mains exercent une fonction, plus le travail est musculaire, ce qui sociologiquement est peu apprécié. Que le médecin reste en haut de l'échelle, son travail étant dit indépendant du fonctionnement de ses mains, est assez paradoxal si l'on accepte l'apologie des « mains du chirurgien ».

Pour conclure ce commentaire des notes valéryennes sur la main nous passons en revue quelques idées concernant *la relation de l'œil et de la main*. En effet, ce thème est de prime importance pour une esthétique haptologique. Comment déterminer l'impact spécifique de la vision et du toucher dans les pratiques artistiques, et surtout comment comprendre leur interaction polyesthétique ? Dans un premier temps, le nouveau-né perçoit la main comme étrangère, comme autre, et c'est en *apprenant* qu'il s'approprie la main comme un fragment essentiel de son propre corps. Mais l'inverse est vrai aussi : comment relier le mouvement de la main à l'extériorité spatiale, à « l'œuvre des yeux » ? Quel est le rapport entre le corrélat de ce qu'on touche et celui de ce qu'on voit, comment relier la proximité du toucher et la distanciation de la vision ? Valéry ne pose pas la vision et le toucher dans une radicale autonomie : implantés dans le corps, ils sont en constante interaction. Leur superposition, leur isomorphisme a comme conséquence que le sujet « voit » le mouvement en induisant la motilité de la main. C'est comme si la vue des mouvements spatiaux, des lignes, des formes et des figures provoquait le mouvement de la main dans plusieurs directions et selon des axes anatomiques complexes. La pratique artistique, peinture et sculpture en premier lieu, exploite l'entrelacement de l'œil et de la main. Impossible de détacher le faire du peintre et du sculpteur de leurs facultés combinées de voir et de toucher. La main du peintre et du sculpteur se prolonge évidemment dans de multiples prothèses, surtout le pinceau et le ciseau. Il est de prime importance en esthétique de saisir cet entrelacement du voir et du toucher dans le faire plastique. Valéry le thématise souvent dans ses écrits esthétiques. Il suggère parfois que c'est bien l'intérêt de l'œil qui fait démarrer la pratique des plasticiens. Mais le travail de l'œil suit des pistes dangereuses :

par sa force d'abstraction l'œil transpose la « présence des choses » dans des formes et des couleurs picturales, se perdant ainsi dans des oscillations et des résonances qui s'éloignent de la « présence des choses ». Deux propriétés de la faculté de voir sont explicitement mentionnées par Valéry : d'une part, l'idéalisation ou la symbolisation du voir, donc une certaine perte de la concrétude, et de l'autre, l'appel quasi automatique à la cognition, en premier lieu à la mémoire. Par conséquent, il convient de se méfier du pouvoir de l'œil. *Degas Danse Dessin*, une « pièce sur l'art » parmi les plus achevées, développe la conception « haptique » du faire artistique à partir du génie de Degas comme dessinateur. Il est vrai que le corps n'est pas totalement absent quand l'œil de l'artiste scrute la toile puisqu'il bouge pour ajuster et régler la focalisation de son regard. Mais la vraie productivité picturale dépend du « court-circuit » de l'œil et de la main. Si l'œil est inchoativement responsable de la saisie du *sens*, c'est à la main du dessinateur de le parachever, avec un retour vers l'œil une fois que la main a conquis une certaine « liberté » à l'égard de son fonctionnement physiologique, purement musculaire. Valéry devient lyrique quand il évoque la *main de l'œil*, c'est-à-dire le regard riche en contact avec le « grand champ pur du haut » dont l'épreuve est celle d'un toucher subtil et hautement qualitatif qui perçoit son corrélat sensible comme un champ d'une densité existentielle émouvant de fond en comble l'âme. Cette main qui fascine, sa main, si ressemblante à celle de Goethe, si différente de celle de Hugo, cette main de l'écrivain qui, mieux que quiconque, sait ce qu'il en est d'un faire artistique où la main conjoint la matière.

Peinture et musique, éloge des matières de la palette et du clavier, « état délicieux » des substances qui font la brillance des couleurs et des tons, des sons et des timbres, chaotiques souvent, promesses des plaisirs de l'âme sensitive. Valéry ne cesse de chanter les délices du sensible qui, dans l'homme, se traduisent en pensées (contemplation, abstraction, évasion rêveuse), en désirs et en émotions, en actes, ceux du peintre et du musicien. Valéry insiste à deux reprises, dans *Tel Quel I* et dans les *Cahiers*, sur le fait que le travail (composition, accumulation, assemblage) de l'artiste s'accomplit *au moyen de la matière*. D'ailleurs, c'est la matière, résistante, excitante,

transformante, qui propulse l'acte jusqu'à la cohésion « extérieure » du tableau et de la sonate. La matière *tourmente* parce qu'elle n'est pas seule en jeu. La main qui manipule la matière, est soumise à des *forces* qui se tendent vers l'*Œuvre de l'homme*. La matière résiste féroce, comme une substance étrangère, à cette main qui, au moins à première vue, est soumise au psychique (intelligence, conscience, désirs, intentions, capacité stratégique d'analyse) d'un actant. Cet actant, par conséquent, semble avoir une certaine autonomie en ce qui concerne *ce qu'il veut*, en tension permanente avec *ce qu'il peut*, et *ce qu'il obtient* est le résultat incertain de cette joute. Ainsi, la main n'est pas simplement un fragment physique ou physiologique mais la main est *vivante*, elle est inquiète quant aux résistances qui font obstacle, elle éprouve même le péril d'une victoire trop facile, elle s'impose, par contre, des contraintes arbitraires et artificielles pour cultiver l'ambiance de la résistance des matières. Et Valéry de magnifier le « travail du marbre », la matière la plus dure et la plus résistante, tout comme le « travail de la fresque » puisque la durée (absence d'un temps de réflexion) y est un facteur supplémentaire de résistance. Telle est l'*Œuvre de l'homme*, telle est la pratique d'artiste, telle est la joute de la main et de la matière.

Pour conclure cette anthologie manophilique, je citerai un passage archi-célèbre qui positionne Valéry dans la lignée de Herder et de Riegl mais préfigure également le Deleuze de *La logique de la sensation* sur « l'œil et la main ». Voici ce que Valéry écrit dans les *Cahiers*, bien connu puisque souvent cité par Zilberberg : « De ces formes sur quoi la *main de l'œil* passe et qu'elle éprouve, selon le rugueux, le poli, le nu, le poilu, le coupant, le mouillé et le sec »<sup>9</sup>. Il ne s'agit même pas de *la main dans l'œil* mais de *la main de l'œil*, de *l'œil qui devient*, sans cesser d'être un œil, une *main experte*. C'est également de thème d'un texte beaucoup moins connu de Paul Valéry, *Manuopera*, publié dans un recueil quasi introuvable *À la gloire de la main* : « *Manuopera*, manœuvre, œuvre de la main, chante le désordre lyrique des manœuvres de la main, de la

<sup>9</sup> Paul Valéry, *Cahiers*, II, *op. cit.*, p. 1301.



main souvent philosophe mais également du poing qui frappe la table pour imposer le silence à la métaphysique ... »<sup>10</sup>.

« Imposer le silence à la métaphysique », c'est bien ce que Greimas n'a pas réussi à faire dans *De l'imperfection*. Le prolégomène et l'épilégomène défendent avec passion un idéalisme platonisant : l'être fait une chute terrible dans l'apparaître, et les apparences du monde ne sont que les ombres d'une origine qui se retire en permanence. Toutefois, l'impulsion artistique s'efforce de réaliser un retour à l'idéalité. Greimas développe une phénoménologie judicieuse de ce choc avec l'origine qui constitue en fait l'expérience esthétique. Le choc, la rupture, le *guizzo*, génèrent les pathèmes esthétiques par excellence, l'aveuglement, l'épanouissement, l'éblouissement. L'évocation de cette pathématique que Greimas retrouve dans ses cinq textes est de loin l'aspect le plus novateur de l'esthétique greimassienne. Valéry ne s'arrête pas trop à cette pathémique. Oserais-je suggérer que cette phénoménologie greimassienne de l'expérience esthétique se rapproche passablement de la puissante analyse du « sentiment du sublime » dans la Troisième Critique kantienne et surtout dans sa reconstruction par Lyotard ? Valéry ne s'implique pas dans l'enthousiasme greimassien pour une phénoménologie du choc esthétique, mais il développe une spéculation parallèle, voire analogue, avec la phénoménologie greimassienne concernant l'organisation haptique de la vie sensorielle. Le point focal chez Valéry est la main et ses virtualités infinies, et la main n'est pas absente chez Greimas non plus : « la main qui frôle une joue ». L'homologation est certainement possible là où nos deux protagonistes discutent la relation de *l'œil à la main*, de *la vue et du toucher*. L'intimité fusionnelle de l'attouchement, dans la caresse, est un thème qui impressionne aussi bien Greimas que Valéry. Il est vrai que la reconstruction sémiotique, sa méthodologie et ses tactiques, surtout l'imposition du modèle actantiel, c'est-à-dire le schéma syntaxique des actants globalement modalisés, sont conséquentes tout au long des lectures de Greimas. Valéry développe une pensée moins reliée, plus intuitive, d'un esthète à la sensibilité inépuisable, sans

<sup>10</sup> Paris, Éditions Graphis, 1949, rassemblant des « éloges de la main » par Bachelard, Éluard, Lescure, Mondor, Ponge, de Solier, Tzara et Valéry.

contrainte d'une méthode préétablie, et surtout marquée par un style inimitable. Et si l'esthétique de Valéry est essentiellement une esthétique de la pratique artistique en tant que manœuvre plastique de l'artiste, l'esthétique de Greimas est avant tout une évocation de l'expérience esthétique d'*homo æstheticus* en général, figuré dans les personnages de ses cinq textes analysés. Une « homologation » des points de vue de deux penseurs est toujours risquée, et le résultat en ce lieu peut paraître minimal et insignifiant. Si l'on propose quand même une homologation partielle, c'est que *De l'imperfection* fait découvrir dans la sémiotique greimassienne un refoulé profondément caché que l'« orthodoxie » sémiotique n'a jamais pu intégrer.

Il nous semble que le geste greimassien dans ce texte très inspiré prolonge de plusieurs points de vue la tradition de l'esthétique classique. Il est vrai que la sensibilité de Greimas pour les spécificités sensorielles est extrême et qu'il s'inscrit ainsi optimalement dans la conception canonique de *l'aisthêsis active*, inaugurée par Aristote et construite conceptuellement par Baumgarten et ensuite par Kant. *De l'imperfection* saisit avec une intuition subtile et poétisante le fonctionnement haptologique et synesthésique des cinq sens, ce qui a pu mener à une nouvelle sémio-esthétique solidement établie et épistémologiquement consistante. Et pourtant, il est étonnant de constater que *De l'imperfection* soit peu ou pas cité et utilisé dans les textes sémio-esthétiques qui ont suivi la publication de l'opuscule<sup>11</sup>. Ainsi Jacques Fontanille, dans *Soma et Séma. Figures du corps*<sup>12</sup>, théorise sur « le corps de l'actant » mais ne

<sup>11</sup> On constate la même absence dans le volume collectif *Sémiotique et esthétique* (dirigé par Parouty et Zilberberg, *op.cit.*), où Parouty mentionne l'importance de *De l'imperfection* mais l'opuscule ne retient presque pas l'attention. Pour Parouty, « l'esthétique serait donc avant tout un lieu de rencontre ou de conjonction entre un sujet percevant et un objet du monde sensible défini par un espace-temps qui en détermine la réception, c'est-à-dire la valeur » (*id.*, p. 9). Claude Zilberberg, dans sa « Présentation », réalise une synthèse réussie des plus de trente contributions que contient le recueil. Il faut observer qu'en sémiotique post-greimassienne le volume *Sémiotique et esthétique* est l'unique effort de construction d'un « territoire » pour la sémio-esthétique.

<sup>12</sup> Paris, Maisonneuve & Larose, 2004. On peut recourir également à Jacques Fontanille, *Corps et sens*, Paris, P.U.F. (« Formes sémiotiques »), 2011, dans lequel une réécriture du précédent est proposée.

semble pas s'intéresser à une éventuelle « esthétique » de Greimas. Il y étudie pourtant la spécificité des différents canaux de la sensorialité ainsi que des états pathématiques proches de ceux introduits par Greimas : la palpitation et la vibration de la « chair animée », que l'on peut rapprocher des catégories greimassiennes de l'aveuglement, de l'épanouissement et de l'éblouissement. Fontanille s'est intéressé en particulier au fondement somatique de la vie sensorielle et sensitive de sujet-actant mais il ne commente pas la spécificité de la « rupture esthétique ». Le supplément que Fontanille apporte aux intuitions de Greimas est toutefois essentiel : d'une part, il fallait libérer la sémiotique de ce lourd fardeau métaphysique quasi platonicien qui pèse tant sur les intuitions esthétiques de Greimas, pour fonder l'esthétique dans une modélisation épistémologiquement adéquate ; d'autre part, il fallait implanter la sensorialité et la richesse sensible si diverse de l'*aïsthêsîs active* dans la *corporéité*. Le corps vital n'est pas totalement absent dans les analyses greimassiennes, surtout dans ses épanchements sur le poème de Rilke. Mais ce n'est pas explicitement le cas chez lui que *soma* soit le principe fondateur et organisateur de l'*aïsthêsîs active* comme chez Fontanille où l'enchâssement corporel génère et délimite globalement le fonctionnement *sensoriel* des esthésies, la synthèse *sensitive* des poly- et synesthésies, et la *sensibilité* intériorisant (subjectivant) les passions actantielles.

C'est que *De l'imperfection* existe quasi clandestinement dans les marges de la « grande sémiotique », et peut-être que Greimas lui-même l'a voulu ainsi. En ce qui concerne Valéry, les *Œuvres* et les *Cahiers* ne sont certes pas absents de la sémiotique de l'École de Paris. Ils sont archi-présents dans les publications de Claude Zilberberg, par exemple dans les *Éléments de grammaire tensive*<sup>13</sup>, où les textes de Valéry, surtout sa philosophie épistémologique et les passages sur le temps et le rythme, sont une source d'inspiration constante. En plus, la phénoménologie de *De l'imperfection*, surtout concernant la hiérarchie haptique des sens, nous mène directement aux positions du « manomaniac » Valéry et à l'hypostase de l'attouchement. Certes, il y a dans l'esthétique de

<sup>13</sup> Limoges, Pulim, 2006.

Greimas un impact des sensibilités valéryennes, même s'il ne le confesse pas et même si les intuitions haptiques sont ensevelies sous les lourdes contraintes du modèle canonique.

Aussi dirais-je que la *doxa* sémiotique ne consiste pas seulement en la conception d'une riche *sensorialité* que Greimas a mise en scène dans *De l'imperfection*, mais assimile également son supplément essentiel, la *corporéité* comme elle est modélisée par Fontanille<sup>14</sup>. On ne peut concevoir une sémiesthétique valable sans ce supplément essentiel. *Soma* est vu par Fontanille comme le substrat de la *semiosis*, et le projet sémiotique, en passant par la théorie des passions plutôt que par la psychanalyse et la psychologie, se construit à partir d'un modèle topologique dynamique de *soma* qui rend compte des présences sensibles des phénomènes — sensorialité et incarnation vont ensemble. En effet, le corps, source constitutive de la *semiosis* dans ses plus fines manifestations, est fondateur de la vie sensorielle et de toutes ses ramifications existentielles générant ainsi une riche figurativité énonçante et énoncée, essentiellement dans les pratiques discursives. L'*aïsthésis* est « active » à cause du dynamisme du corps, de sa motricité, de sa vitalité, ce corps étant un corps de pulsion et de forces. Sans entrer dans le détail de sa construction anthropo-épistémologique, je note que Fontanille dégage en fait une double identité du corps de l'actant, un *Moi* de référence vécu comme *chair*, une intéroceptivité spatio-temporalisante et sensori-motrice, et un *Soi*, une instance de rémanence, d'empreinte et de mémoire. Ce *Soi*, dans son extéroceptivité, est surtout une « enveloppe plurielle et poreuse », une « frontière vivante et sensible entre le *Soi* et l'autre »<sup>15</sup>, et par conséquent un élément déterminant les interactions actantielles et l'ouverture intentionnelle vers le monde. Les figures du *Soi-enveloppe* forment toute une syntaxe qui se déploie dans les pratiques discursives et artistiques (dans le livre de Fontanille : pratiques littéraires avec Proust, Claudel, filmiques avec Lars

<sup>14</sup> Fontanille note avec raison que la sémiotique anglo-saxonne, celle de Peirce, mais aussi celle d'Umberto Eco, n'ont jamais tenu compte de ce soubassement absolument essentiel qu'est la *corporéité* (*Soma et Séma*, *op. cit.*, p. 132-135).

<sup>15</sup> Fontanille, *op. cit.*, p. 111. Voir également Didier Anzieu, *Le Moi-Peau*, Paris, Dunod, 1985.

Von Trier, picturales chez Hubert Robert et Marcel Duchamp). Il ne m'importe pas de présenter dans sa globalité la modélisation que Fontanille présente dans *Soma et Séma* ni de commenter les applications syntaxiques ou les analyses figuratives et discursives qu'il propose. Il me suffit de suggérer comment la *doxa* sémiotique combinant la focalisation de Greimas sur la fécondité sensorielle, d'une part, et la modélisation des virtualités syntaxiques du corps chez Fontanille, de l'autre, nous mènent en dehors et plus loin que l'esthétique classique qui, même si elle exploite l'*aisthèsis active*, comme le fait l'esthétique de Kant, ne dépasse pas vraiment les ambitions d'une doctrine des soi-disant catégories ou valeurs esthétiques (essentiellement le beau, le sublime, le laid). Dans ce sens-là, la « sémio-esthétique », forgée inchoativement dans les écrits de Greimas et Fontanille, cultive une plus-value qui a été dûment exploitée au cours des décades passées.



## Prospective pour la sémio-esthétique

La démarche prospective que j'entends adopter au bénéfice de la sémio-esthétique prend son appui sur la constatation que la sémiotique structurale d'inspiration greimassienne ne se situe pas seulement dans la lignée de Saussure et de Hjelmslev mais qu'elle se nourrit en outre, jusque dans ses fondements comme dans ses applications (et non pas de façon accidentelle ou fortuite), de deux toiles de fond : la morphologie et la phénoménologie. On constate même que la sémio-esthétique d'aujourd'hui, dans ses productions les plus valables, se « phénoménologise », non pas tant en implémentant les techniques sophistiquées de la phénoménologie husserlienne et post-husserlienne qu'en s'imprégnant d'une certaine sensibilité délicate qui prend en compte la qualité et l'ambiance de la signifiante esthétique et esthésique.

### Entre morphologie et phénoménologie

La recherche sémiotique en esthétique prolifère dans toutes les directions, complémentaires mais souvent contradictoires. Je me limite à deux orientations en sémio-esthétique qui, à première vue, semblent totalement divergentes mais en fait ne le sont pas : la morphologie et la phénoménologie. Jean Petitot, mathématicien et sémioticien pénétrant, présente dans *Morphologie et esthétique*<sup>1</sup> sa conception de l'esthétique à partir de

---

<sup>1</sup>Jean Petitot, *Morphologie et esthétique. La forme et le sens chez Goethe, Lessing, Lévi-Strauss, Kant, Valéry, Husserl, Eco, Proust, Stendhal*, Paris,

son impressionnante culture philosophique et de ses lectures précises des grands textes canoniques de l'histoire de l'esthétique philosophique. Il se focalise surtout sur les sources du structuralisme qui s'est imposé comme épistémologie et méthodologie des sciences sociales déjà dans les années 1960, spécialement en linguistique et en sémiotique. Petitot considère que la morphologie goethéenne est l'« acte de naissance du structuralisme » et il y découvre que « le structuralisme est un *naturalisme* d'inspiration biologique et non pas, comme on le croit souvent, un formalisme d'inspiration logiciste »<sup>2</sup>. C'est ainsi que la morphologie goethéenne en tant que dynamique de transformation garde son actualité, de Darwin à Lévi-Strauss. On connaît l'énorme influence que le *Laokoon* de Lessing, autre morphologue, a eue sur la théorie esthétique des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, surtout en ce qui concerne la classification et la hiérarchie des arts à partir de la spécificité du médium utilisé. Lessing défend une conception immanentiste du sens de la forme et c'est ainsi qu'il est le précurseur de la morphologie goethéenne. Un autre acteur s'interpose encore entre Lessing et Goethe : Herder, lequel soutient que la classification des arts plastiques (peinture, sculpture, architecture) dépend de la spécificité des canaux sensoriels invoqués. C'est Herder qui oppose le *haptique* à l'*optique*, le toucher et la vue, corrélés à la sculpture (toucher) et à la peinture (vue). Il peut sembler que l'esthétique de Lessing et surtout l'apport fondamental de Herder ne soient pas vraiment mis en valeur à notre époque, et certainement pas en sémio-esthétique post-greimassienne. Petitot, par contre, en insistant sur un Goethe « naturaliste », montre surtout comment la morphologie goethéenne peut mener à une sémio-esthétique adéquate. Son point de départ est bien l'analyse goethéenne du *Laocoon*. Ce « chef-d'œuvre parfait », dans les termes de Goethe, « ce suprême achèvement des arts plastiques » montre une « nature vivante hautement organisée »<sup>3</sup>. Si l'on suit Petitot, il y aurait une intelligibilité purement perceptuelle de la sculpture pour Goethe, une

---

Maisonneuve et Larose, 2004. Voir mon compte-rendu détaillé dans *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 104-105-106 (2006), p. 76-84.

<sup>2</sup> *Idem*, p. 70.

<sup>3</sup> *Idem*, p. 34.



« dimension perceptive *sui generis* du sens », organisant l'espace selon le « principe de non généralité »<sup>4</sup>. La morphologie post-goethéenne organise également le temps *compressé* dans le « présent vivant » (proposition qui préfigure un théorème de Husserl), dans le « moment fécond » d'un instantané, dans une prégnance, comme on le formule dans la sémiologie du mathématicien René Thom qui a passablement inspiré Jean Petitot. En effet, le modèle goethéen qui intéresse Petitot est bien celui de la « montée morpho-sémiotique » : au départ, les relations d'oppositions et de contrastes sont perceptives et non conceptuelles (il y aurait, par conséquent, une « intelligibilité purement visuelle ») et elles s'incarnent ensuite dans des rôles actantiels et thématiques qui se « passionnalisent » ensuite dans des figures, voire des personnages. Voici donc chez Goethe un « parcours génératif » quasi greimassien ! Important également est le fait que l'unification « naturaliste » (en fait, « vitaliste ») chez Goethe repose sur « un concept de Nature qui débouche sur la sphère du sens à travers des processus cognitifs de sémiotisation »<sup>5</sup>. C'est bien ainsi que Petitot voit la « généalogie morphologique » de la sémio-esthétique.

Petitot poursuit ses lectures de l'histoire de la pensée morphologique tout au cours de son remarquable *Morphologie et esthétique* en passant en revue toute une gamme d'acteurs qui illustrent la permanence de la pensée morphologique dans la pensée moderne. Paul Valéry, entre autres, dans son texte tardif *L'Homme et la coquille* (1937), pose la question de l'essence d'une forme naturelle (comme une coquille) qui, dans son apparaître morphologique, fait hésiter le sujet « entre la recherche d'un introuvable principe organisateur et l'évaluation esthétique contemplative »<sup>6</sup>. Il est vrai que Valéry vise une véritable « intelligence des formes ». Petitot enracine Valéry dans l'esthétique kantienne : Valéry, tout comme Kant, reconnaît qu'une esthétique transcende la construction mécanique causale et découvre la production vivante téléologique des formes, « l'énigmatique tendance "technique" de la Nature à

<sup>4</sup> *Idem*, p. 55.

<sup>5</sup> *Idem*, p. 116.

<sup>6</sup> Cité par Petitot, *idem*, p. 117.

produire des formes »<sup>7</sup>. L'insertion de Husserl dans le courant morphologique est plausible puisque le fondateur de la phénoménologie construit une eidétique de la forme sous-jacente à l'apparaître sensible. Petitot conclut, sans doute avec trop d'impatience, que, pour Husserl, la couche signifiante de la valeur se fonde dans la couche morphologique : « la signifiante », écrit-il, « est un lieu où perception et évaluation se rejoignent pour se conjoindre et où la valeur (le sens) se fonde dans la forme »<sup>8</sup>. L'objet de valeur et l'objet de perception sont ainsi mis en parallèle : « la valeur signifiante (en particulier esthétique) est au perçu sensible ce que la jouissance (le sentiment) est à la perception et que les affects sont aux sensations »<sup>9</sup>. Il paraît pourtant difficile de suivre Petitot jusqu'au bout de son interprétation de Husserl. Husserl parachève, prétend Petitot, les intuitions de Goethe et de Peirce en ce qu'il peut être considéré comme le fondateur d'une sémiotique morphologique et d'une sémiophysique du monde sensible. Reste à savoir si la série Kant – Goethe – Peirce – Husserl est vraiment transpositive comme veut le croire Petitot. Même remarque pour le traitement de Merleau-Ponty dont il est dit qu'il est responsable d'« une refondation naturaliste de la phénoménologie »<sup>10</sup>. Les *Cours du Collège de France* sont invoqués pour suggérer que selon Merleau-Ponty le sémiotique s'édifie sur le morphologique, ou, en d'autres mots, qu'il faut fonder le sens dans une phénoménologie qui se dépasse « vers une approche topologique et dynamique des formes »<sup>11</sup>. Il est certain que la plupart des lecteurs du Merleau-Ponty du *Visible et l'invisible* (1964) se reconnaîtront à peine dans une telle caractérisation de sa philosophie. Umberto Eco également, surtout son *Kant et l'Ornithorynque*<sup>12</sup>, est ajouté à ce panorama des tenants de la morphologie sémio-esthétique. Petitot soutient tout programme de recherche menant à la naturalisation du sens contre toute culturalisation de la Nature, laquelle marque selon lui la tendance dominante dans les sciences

<sup>7</sup> Cité par Petitot, *idem*, p. 116.

<sup>8</sup> *Idem*, p.125.

<sup>9</sup> *Ibidem*.

<sup>10</sup> *Idem*, p. 128.

<sup>11</sup> *Idem*, p. 129.

<sup>12</sup> Umberto Eco, *Kant et l'ornithorynque*, Paris, Grasset, 1999.

humaines. Petitot ne croit pas au manichéisme, « d'un côté la nature, l'objectivité, l'explication, et de l'autre la culture, l'autoréflexion, la saisie d'un sens existentiellement éprouvé »<sup>13</sup>. Évidemment, Eco, comme Petitot, se tourne contre l'idéalisme sémiotique qui a laissé chez Greimas quelques traces. Toutefois, il semble douteux que le « socle dur de l'être »<sup>14</sup> dont nous a parlé Eco dans *Kant et l'Ornithorynque* puisse être compris comme « le principe morphologique et gestaltiste faisant de la forme le phénomène de l'organisation de la matière »<sup>15</sup> ainsi que Petitot le propose avec ferveur. Ses hypothèses sont puissantes, philosophiquement plausibles et génératrices d'adéquates applications analytiques — en sémio-esthétique visuelle, comme la lecture des *Annonciation* de Piero della Francesca le prouve, et en sémio-esthétique textuelle, comme l'indiquent la subtile analyse de la phrase de Vinteuil ou d'autres passages célèbres dans *À la recherche du temps perdu*, ou de la séquence sur la bataille de Waterloo dans *La Chartreuse de Parme* comme dans d'autres écrits de Stendhal. L'option morphologique procure à cette sémio-esthétique un caractère scientifique inspiré par une philosophie téléologique biologisante qui l'apparente d'un certain point de vue aux sciences cognitives<sup>16</sup>. Pour le morphologue la « perception » esthétique, sinon même l'*expérience* esthétique, n'est pas seulement une *aisthesis* mais elle est également générative, elle est activement « mise en forme », elle est *vie des formes*, titre du livre indispensable de Henri Focillon. Toutefois, la *doxa* sémio-esthétique que Greimas et Fontanille ont instaurée — sensorialité et corporéité — y est sauvegardée d'une certaine façon, cultivée même, tout comme dans l'orientation « phénoménologique », opposée mais complémentaire.

<sup>13</sup> *Idem*, p. 137.

<sup>14</sup> *Ibidem*.

<sup>15</sup> *Ibidem*.

<sup>16</sup> Per Aage Brandt, dans ses publications depuis vingt ans, radicalise la position cognitiviste, mais ses formalisations ne sont que faiblement justifiées intuitivement. Chez Audrey Moutat on constate une même attraction pour le cognitivisme sans que la fondation philosophique pour la position cognitiviste soit pleinement assimilée. Voir comment le schématisme chez Kant est présenté dans la section « Perception et schématisation » de *Du sensible à l'intelligible. Pour une sémiotique de la perception*, Limoges, Lambert-Lucas, 2015, p. 89-115.

Morphologie et phénoménologie sont deux portes d'entrée en sémio-esthétique : la forme et le « phénomène » sont deux effets complémentaires de l'*aisthesis* active.

Si j'invoque la phénoménologie en ce lieu, ce n'est pas tant le Husserl des *Recherches logiques* et des *Idées* ni le Merleau-Ponty de la *Phénoménologie de la perception*, mais bien plutôt une « attitude » naturelle généreuse à l'égard des « phénomènes », une certaine ouverture phorique sans les préjugés d'un filtre théorique et sans préoccupation pratique ou utilitaire<sup>17</sup>. Ce n'est pas que les sémio-esthéticiens qui témoignent d'une telle attitude n'aient aucun intérêt pour la « vie des formes », bien au contraire ; mais cet intérêt est enchâssé dans une sensibilité subtilement excitable de l'« âme » (*Gemüth*, dans la terminologie de Kant). Aucun livre ne représente si exemplairement cette sensibilité pour le « phénomène » du sentir vital que *La maison et l'escargot* de Raúl Dorra (2013)<sup>18</sup> qui dépasse et approfondit avec génie l'acquis de Greimas-Fontanille — sensorialité et corporéité<sup>19</sup>. Dorra s'intéresse à la présence du corps dans le langage, à la voix comme « écoulement esthétique »<sup>20</sup>, à la signifiance du sujet-corps dans le monde et pour la co-subjectivité, à la « spectacularisation » du sujet somatique se présentant dans ses gestes, dans ses empreintes, au regard des autres. Dorra suggère de façon bien convaincante comment le haptique exerce une omniprésence fondatrice en tant que base de la sensorialité

<sup>17</sup> On ne peut pas ne pas mentionner le livre de Jean-Claude Coquet, *Phusis et logos : une phénoménologie du langage*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2007, mettant en place une « sémiotique des instances énonçantes » construite à partir de la linguistique de l'énonciation de Benveniste articulée sur la phénoménologie essentiellement merleau-pontienne.

<sup>18</sup> Raúl Dorra, *La maison et l'escargot. Pour une sémiotique du corps*, Paris, Hermann, 2013. Veronica Estay Stange et Denis Bertrand, dans leur *Introduction* au livre, saisissent parfaitement l'importance de ce texte exquis pour la sémio-esthétique. On pourrait appeler le travail de Dorra une « sémiotique douce » en l'opposant à la tendance morphologique, plus modélisante et formalisante. C'est vrai, « Raúl Dorra est poète, et sémioticien. Sémioticien quand il écrit de la poésie, et poète quand il fait de la sémiotique » selon une expression ailée d'Éric Landowski, citée au début de l'*Introduction*.

<sup>19</sup> Dorra cite souvent Greimas et Fontanille, *Sémiotique des passions*, Paris, Seuil, 1991.

<sup>20</sup> Voir à ce propos mon livre *La Voix et son temps*, Bruxelles, De Boeck Université, 2002.

dans son entièreté. On retrouve cette même sensibilité phénoménologique dans *Sens et musicalité : les voix secrètes du symbolisme* de Veronica Estay Stange (2015)<sup>21</sup>. Ce livre est l'étude sémio-esthétique la plus convaincante et la plus passionnante des vingt dernières années, non pas seulement à cause de la connaissance appropriée chez l'auteure du romantisme allemand et du symbolisme français, de leurs esthétiques et musicologies, du champ des applications très étendu et bien organisé, de l'introduction de théories peu connues comme celle de Jean d'Udine, mais également pour son choix de patronages prestigieux et adéquats comme celui de Valéry. La phénoménologie de l'expérience esthétique chez Estay Stange contient des éléments essentiels de la sémiotique de Greimas-Fontanille comme les concepts d'actant tensif et de programme narratif et aspectuel, mais elle enchâsse ces éléments dans une fine sensibilité pour la spécificité du paradigme musical et sa sémantique. La méthodologie ouverte dans ce livre est dominée par une riche culture générale, historique et musicologique, qui en fait une exemplification idéale de la sémio-esthétique contemporaine.

#### L'organisation esthétique et la temporalité

Je circonscris, en guise de conclusion, deux domaines de recherche en sémio-esthétique qui ont mobilisé une attention particulière dans les dernières décades : celui de l'organisation *esthétique* (la structure interne de l'*aisthèsis* selon la spécificité des cinq sens), surtout de la complexité des polysensorialités et des synesthésies, et celui des *temporalités* des régions diverses de la *semiosis*. En ce qui concerne l'organisation esthétique, Veronica Estay Stange a mis remarquablement en avant, en ce qui concerne l'expérience esthétique de la musique, les notions sémio-esthétiques des « correspondances » (Baudelaire, Rim-

<sup>21</sup> V. Estay Stange, *Sens et musicalité. Les voix secrètes du symbolisme*, Paris, Classiques Garnier, 2014. Jean-Luc Nancy, à propos du livre de Veronica Estay Stange (2015), évoque pertinemment la nature de cette « attitude » : il s'agit, dit-il, « d'une sensibilité qui se trouve au cœur de l'entreprise [i.e. du sensible esthétique], [...] une sensibilité qui la recrée, en même temps un se-sentir, se-ressentir, la *résonance* du sentir en tant que tel. [...] Le sens en effet ne consiste en rien d'autre qu'en *résonance* » (texte inédit).

baud), syncrétismes et synesthésies. Greimas avait peu exalté les synesthésies dans *De l'imperfection* mais il avait insisté sur le fait que la perception polysensorielle est la source aussi bien de l'activité cognitive que de la vie émotive et passionnelle des sujets. Et il avait montré comment la sensibilité passionnelle de l'âme est contrainte par la structure sensorielle du « corps interne » provoquant ainsi la fusion du « travail » des cinq sens. Il est vrai que les esthésies des cinq sens peuvent être étudiées comme des *sémiotiques spécifiques* qui génèrent et interprètent, à partir des contraintes et des virtualités physiologiques et neuro-cognitives, cinq façons relationnelles spécifiques signifiant le monde comme une conglomération de cinq ontologies régionales. Toutefois, une phénoménologie plus fine parvient à démontrer que ces cinq ontologies régionales ne sont pas des projections abstraites et que les cinq esthésies ne se juxtaposent pas mais ont tendance à fusionner. La sensorialité humaine, dans son fonctionnement non pas pathologique mais normal, est constituée comme une *intersémiotique* passablement holistique. Les psychologues de la perception reconnaissent depuis longtemps cet holisme. La sémio-esthétique également s'efforce d'élaborer une théorie des modes du sensible basée sur l'analyse des virtualités polyvalentes du « corps interne » — les cinq esthésies fusionnent dans le *sentiment du corps vital*. C'est pourquoi l'organisation sensorielle est avant tout *poly-esthésique* et / ou *synesthésique*.

Ainsi deux types de synesthésies sont à distinguer, d'une part la *synesthésie intersensorielle*, et de l'autre la *synesthésie somatique*. La synesthésie fonctionne ou bien comme un phénomène intersensoriel, comme une simple « communication » ou « superposition » de canaux sensoriels spécifiques (la vision et l'ouïe dans le cas de l'audition colorée par exemple), ou bien comme une saisie somatique émanant d'un *sens global* (*overall sense*), le sens *intéroceptif* du corps comme nœud de la vie sensorielle du sujet dans sa globalité. Le corps, dans le premier cas, est un corps *intersensoriel*, dans le second, un corps *vital*, « senti » de l'intérieur, intéroceptivement, somatiquement. Parmi les synesthésies intersensorielles, c'est le domaine de l'*audition colorée* (l'oreille « perçoit » des couleurs)

qui est le mieux couvert<sup>22</sup>. Mais le champ de recherches pourrait être élargi : le corps-fait-oreille, confronté avec le ton qualitatif d'une *voix*, « perçoit » également des *formes*, des *goûts*, par conséquent des sensibles tactiles et gustatifs — pour l'olfactif, très peu de cas sont connus, mais ne s'agit-il pas aussi d'une spécificité de notre culture ? On peut s'imaginer que dans des cultures plus ouvertement « sensuelles », le sujet sous l'impact du ton qualitatif d'une voix, « perçoive » également des odeurs. En ce qui concerne les formes *tactiles*, plusieurs expériences sont vraiment concluantes : les sujets sont en général capables de reproduire par un dessin les formes tactiles que l'oreille « perçoit » : la forme du tonnerre, mais aussi la ligne mélodique spécifique d'une voix perçue comme fluide, raboteuse, perçante... C'est ainsi que le *ton* d'une voix interpelle tout le corps en tant que centre de la coordination intersensorielle et en tant que sensibilité intéroceptive. Étant « blessé », « chatouillé » par une voix, le corps-fait-oreille « sent » son intériorité comme une vitalité interpellée. C'est en fait ainsi que les Sirènes nous charment : elles font appel à notre « sentiment de vie » (*Lebensgefühl*).

Comment explique-t-on la synesthésie en sémio-esthétique ? Merleau-Ponty s'est sérieusement intéressé au phénomène dans le chapitre sur « Le sentir » de la *Phénoménologie de la perception*, où il analyse les effets de « [...]intoxication par la mescaline, parce qu'elle compromet l'attitude impartiale et livre le sujet à sa vitalité, devra donc favoriser les synesthésies »<sup>23</sup>. En fait, sous mescaline, un son de flûte donne une couleur bleu vert, le bruit d'un métronome se traduit dans l'obscurité par des taches grises. Il soutient évidemment que l'expérience synesthésique n'est pas nécessairement pathologique et morbide, et qu'elle peut exister à l'état normal, soit par un mécanisme rationnel d'élaboration intellectuelle, soit comme une manifestation affective plus marquée chez certaines personnes privilégiées, des artistes par exemple. *L'Œil écoute* — titre d'une œuvre de Paul Claudel. Il semble bien que l'on puisse mettre

<sup>22</sup> Voir un petit ouvrage bien intéressant de Henry Laries, *Les Synesthésies* (1908), qui énumère quelques cas importants d'audition colorée dans ses versions pathologiques.

<sup>23</sup> Merleau-Ponty, *op. cit.*, p. 271.

l'oreille dans l'œil, tout comme on peut mettre l'œil dans l'oreille. C'est Rousseau qui écrit dans l'article « Imitation » du *Dictionnaire de musique* : « La musique semble mettre l'œil dans l'oreille. [...] La nuit, le sommeil, la solitude et le silence entrent dans le nombre des grands *tableaux* de la musique »<sup>24</sup>. L'œil dans l'oreille, tout comme l'oreille dans l'œil quand « l'œil écoute ». Mais que dit-on exactement en énonçant que l'œil écoute, qu'entend-on par le *comme si* impliqué dans cette prédication ? Ne s'agit-il que d'une simple relation de *métaphoricité*, d'une simple *analogie* fortuite et gratuite ? Cette métaphoricité serait possible, non parce que l'ouïe se substituerait à la vue en tant qu'organe sensoriel, mais parce que le faisceau de propriétés prédicatives appartenant au domaine auditif commencerait à dominer. On exploiterait dans ce cas surtout des mots polysémiques qui signifient autre chose sur les deux registres sensoriels différents. Que « l'œil écoute » serait alors uniquement une question de langage. Et pourtant il s'agit de bien plus que d'une simple qualification discursive, et cette question est dûment traitée par Dorra et Estay Stange.

Les divers régimes de la *temporalité* de la *semiosis* ont toujours été un sujet énigmatique de fascination, même pour les sémioticiens les plus hardis<sup>25</sup> — Claude Zilberberg écrit : « La question du temps est au premier abord décourageante. Au moins à plusieurs titres »<sup>26</sup>, bien que sa grammaire tensive

<sup>24</sup> J.-J. Rousseau, *Dictionnaire de musique*, édition 1826, p. 466, cité par M. Dufrenne, *L'œil et l'oreille*, Montréal, L'Hexagone, 1987.

<sup>25</sup> Voir, par exemple, le recueil dirigé par Denis Bertrand et Jacques Fontanille, *Régimes sémiotiques de la temporalité : la flèche brisée du temps*, Paris, P.U.F. (« Formes sémiotiques »), 2006. Bien des recherches ont été également consacrées aux régimes sémio-esthétiques de la spatialisation, thème central et incontournable en sémiotique visuelle. Je pourrais donner une masse d'exemples valables, mais je me restreins à une seule étude qui témoigne d'une fine sensibilité phénoménologique — la sémio-esthétique de Nathalie Roelens dans *Éloge du dépaysement : du voyage au tourisme*, Paris, Kimé, 2015, expose avec le bon goût de l'esthète comment poètes et écrivains (Proust, Stendhal, Chateaubriand, Sade, Larbaud) ont vu et senti l'univers au cours de leurs voyages (Grand Tour et autres). Il s'agit bien d'une approche, « douce » il est vrai, de certains mécanismes de spatialisation, et ainsi Nathalie Roelens représente merveilleusement une sémio-esthétique d'une délicate sensibilité.

<sup>26</sup> *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, Pulim, 2006, p. 103. On connaît la créativité idiosyncratique de Zilberberg qui offre une modélisation qui n'est ni morphologique ni phénoménologique mais qui « formalise » à sa manière de



ouvre plusieurs pistes originales. Il y a chez Zilberberg une modélisation précise de la présence de l'événement dans le cadre du projet global d'une grammaire tensive où le *parvenir* et le *survenir* fonctionnent comme deux modes d'efficiencia et accèdent ainsi « affectivement » dans le champ de présence du sujet, et où les valences du *tempo* et de la *tonicité* définissent la spécificité syntaxique (syntaxe extensive comme intensive) des séquences temporelles. Une sémio-esthétique d'une tout autre orientation méthodologique, moins littéraire et surtout plus analytique et moins catégorielle, s'efforce de penser la temporalité d'autres sections bien délimitées de la *semiosis*. C'est le cas de la recherche d'Anne Beyaert-Geslin, dans *Sémiotique des objets : la matière du temps*<sup>27</sup>, où la temporalité complexe de l'objet dans sa quotidienneté mais également en tant qu'objet d'art (Beuys, Yoko Ono, Kiki Smith, Ai Weiwei, œuvres de la Biennale de Venise 2013 et de l'exposition *Les Papesses* à Avignon, même année) est examinée<sup>28</sup>. Beyaert-Geslin est bien consciente qu'une théorie des régimes temporels des objets ne peut faire abstraction du phénomène de dématérialisation due à la digitalisation et autres technologies de l'information. La méthode de ses analyses du temps des objets esquisse un parcours en trois régimes : « avec le *temps diachronique*, les objets sont transformés en *récit* (c'est le temps de la madeleine de Proust) alors que le *temps historique* les situe dans une *expérience* dont le sens prolifère parce qu'elle reste plongée dans l'idiosyncrasie »<sup>29</sup>, tandis que le troisième

---

riches et imaginatives intuitions. Il faut noter que ces intuitions chez Zilberberg s'appuient souvent sur des convictions élaborées par Cassirer, Bachelard et Valéry. Pour la « question du temps », voir *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, Pulim, 2006, p. 103-119 et p. 237 ; également *Des formes de vie aux valeurs*, Paris, P.U.F. (« Formes sémiotiques »), 2011, p. 37-39, et *Structure tensive*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2012, p. 51 et p. 158.

<sup>27</sup> Liège, Presses Universitaires de Liège, 2015.

<sup>28</sup> L'intérêt pour la caractérisation sémio-esthétique de l'objet a été constant dans le travail d'Anne Beyaert-Geslin – voir également *Sémiotique du design*, Paris, P.U.F. (« Formes sémiotiques »), 2012 (voir, entre autres, le très beau chapitre IV : « Deux versants de la créativité », p. 169-220). Cet intérêt pour le statut sémiotique de l'objet est concomitant avec le point de vue post-phénoménologique de Jean-François Bordron qui théorise dans plusieurs de ses publications « La signification des objets. Sémiotique de la contemplation », titre de son article (2003).

<sup>29</sup> Beyaert-Geslin, *op. cit.*, p. 19.

régime est bien celui d'un *temps du faire*, là où la temporalité émane d'une forme de vie et s'inscrit dans une scène pratique d'action, en fait là où l'objet fonctionne dans l'actualité et la quotidienneté des pratiques. Ainsi une sémio-esthétique de la *chaise* dans ses multiples formes et figures — l'exemple préféré de Beyaert-Geslin — illustre parfaitement cette triple temporalité. « Les *objets* sont donc des interfaces entre le corps et le monde : ils sont à la fois une projection du corps et une exemplification des propriétés de l'environnement mises à notre disposition », et on accepte volontiers que dans ce cadre théorique « les *mains* explorent un objet [...] pour identifier le matériau, [...] la résistance de l'objet, pour “mettre l'objet en pratique” »<sup>30</sup>. On présume bien comment les « passions » et les modalités actantielles parcourent les trois régimes de la temporalité des objets. Le fonctionnement social des objets amène une ritualisation, une stylisation gestuelle, un ajustement, une esthétisation même, provoquant des suspensions et des accélérations, des changements de tempo, qui font « vibrer » les formes de vie et le temps ainsi généré. Peu de textes en sémio-esthétique contemporaine m'ont autant ému par leur clarté, leur précision et leur adéquation que *Sémiotique des objets : la matière du temps*.

Certes, il y a dans cette histoire de l'esthétique qui commence avec Baumgarten et qui mène à la sémio-esthétique d'aujourd'hui une continuité. Le point de départ est l'*aisthèsis* que Kant a théorisée comme une *aisthèsis active* bien que la discipline elle-même soit restée une doctrine des catégories esthétiques, essentiellement du beau et du sublime. Greimas, dans *De l'imperfection*, cultive le même point de départ aristotélicien. L'insistance sur *soma*, la *corporéité* comme fondation de la sensorialité et de la sensibilité chez Fontanille, a mis en marche la sémio-esthétique, façonnée substantiellement par la morphologie et la phénoménologie. Cet ensemble de « méthodes », à première vue composite, a été extrêmement fructueuse, et je n'ai pu indiquer que quelques domaines où la recherche a été particulièrement abondante, notamment le domaine de l'organisation de l'*esthésique*, surtout des proliférations des *polyesthésies* et des *synesthésies*, et le

<sup>30</sup> *Idem*, p. 29-30.

domaine des *temporalités* spécifiques de certains régimes particuliers de la *semiosis*. Certes, il y a une continuité de Baumgarten à nos jours mais la sémio-esthétique depuis les années 1980 a pu se détacher de la focalisation sur les catégories esthétiques, totalement inadaptée à l'état des arts de nos jours. Il convient maintenant de parfaire ces recherches en sémio-esthétique, de cultiver d'autres sensibilités pour les phénomènes esthétiques et de défricher d'autres significances de l'*aisthesis*.



## Références

Le *Chapitre 1* de ce livre reprend « Construire une épistémologie pour la sémiotique en 1966. *Sémantique structurale*, 50 ans après » (Colloque international d'Istanbul, octobre 2016), publié dans *Dilbilim*, 2017.

Une section du *Chapitre 2* est publiée sous le titre de « La phénoménologie comme toile de fond de la sémiotique structurale » dans *Acta structuralica*, 2018, et une autre section sous le titre de « Le structuralisme élargi » dans le *Festschrift Sorin Alexandrescu*, Bucarest, 2018.

Le *Chapitres 3 et 4* ont été publiés sous le titre de « Sémiotique et esthétique » dans Nathalie Roelens et Amir Biglari (dir.), *Sémiotique en interface*, Paris, Kimé, 2017, p. 409-431.

L'*Intermezzo* a été publié sous le titre de « L'esthétique de Greimas face aux sensibilités valéryennes » dans *Semiotica* (numéro consacré à A.J. Greimas, organisé par Thomas Broden et Stéphanie Walsho-Matthews), Berlin, De Gruyter Mouton, 2017, 219, p. 133-145.



## Table des matières

Avant-propos	5
PREMIÈRE PARTIE : OUVERTURES ÉPISTÉMOLOGIQUES POUR LA SEMIOTIQUE	
Chapitre 1. Une certaine problématisation de <i>Sémantique structurale</i>	9
Les quatre niveaux hiérarchiques d'une sémantique scientifique	
L'ordre épistémologique	
Le monde sensible et l'existence sémiotique	
Appréhension cosmologique et saisie noologique	
Chapitre 2. Les voies de la pensée parallèle : de la structure à la structuration	31
La fédération des multiples « structures » dans la sémiotique de Greimas	
Les toiles de fond du structuralisme greimassien	
La nébuleuse des structuralismes	
Les voies de la pensée parallèle	
DEUXIÈME PARTIE : STATUT ET AVENIR DE LA SÉMIO-ESTHÉTIQUE	
Chapitre 3. Positions sémiotiques à l'égard de l'esthétique	67
L'esthétique classique comme doctrine des valeurs esthétiques	
Sensorialité et corporéité	

Intermezzo. L'esthétique de Greimas face aux sensibilités valéryennes	77
Chapitre 4. Prospective pour la sémio-esthétique	91
Entre morphologie et phénoménologie	
L'organisation esthésique et la temporalité	